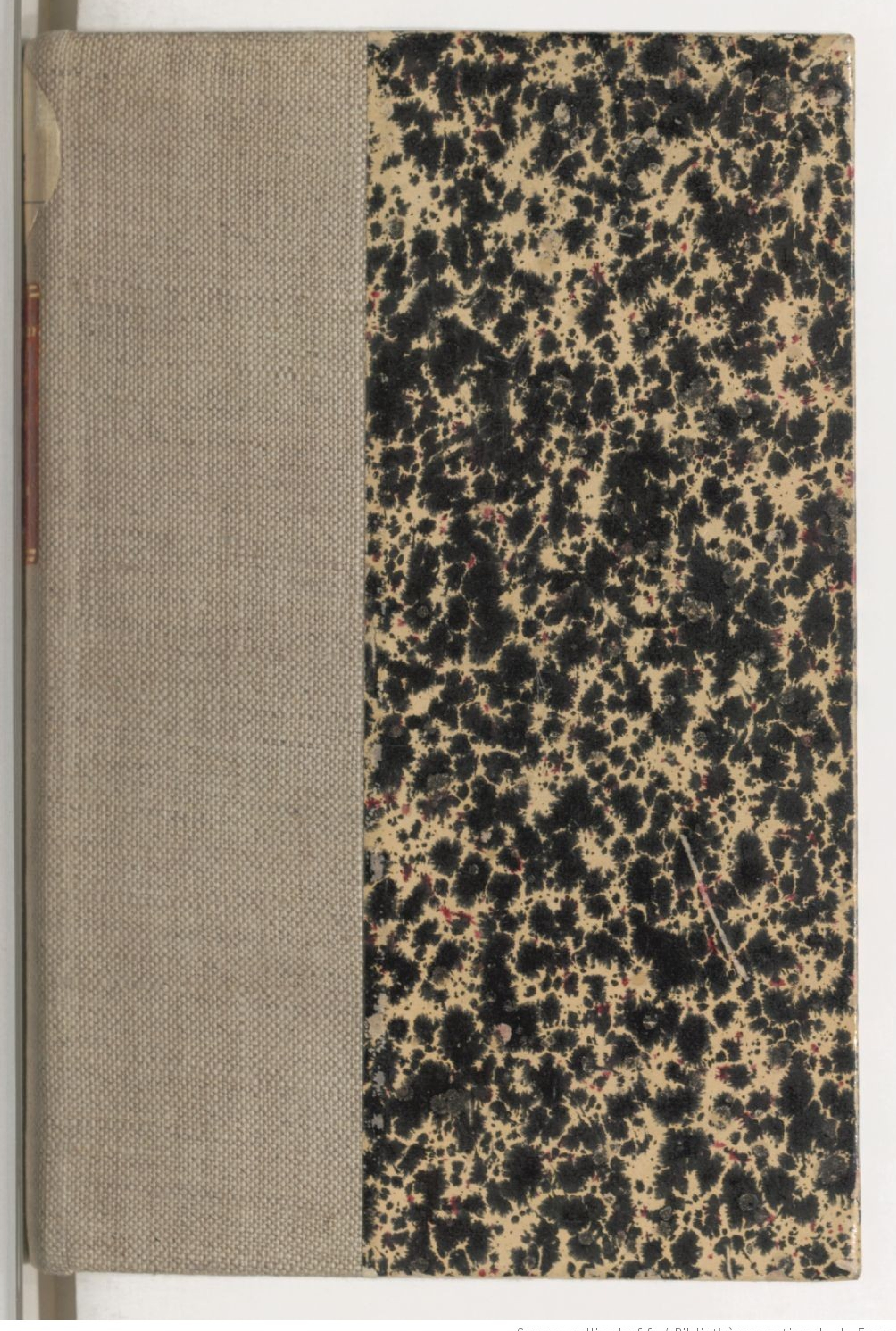


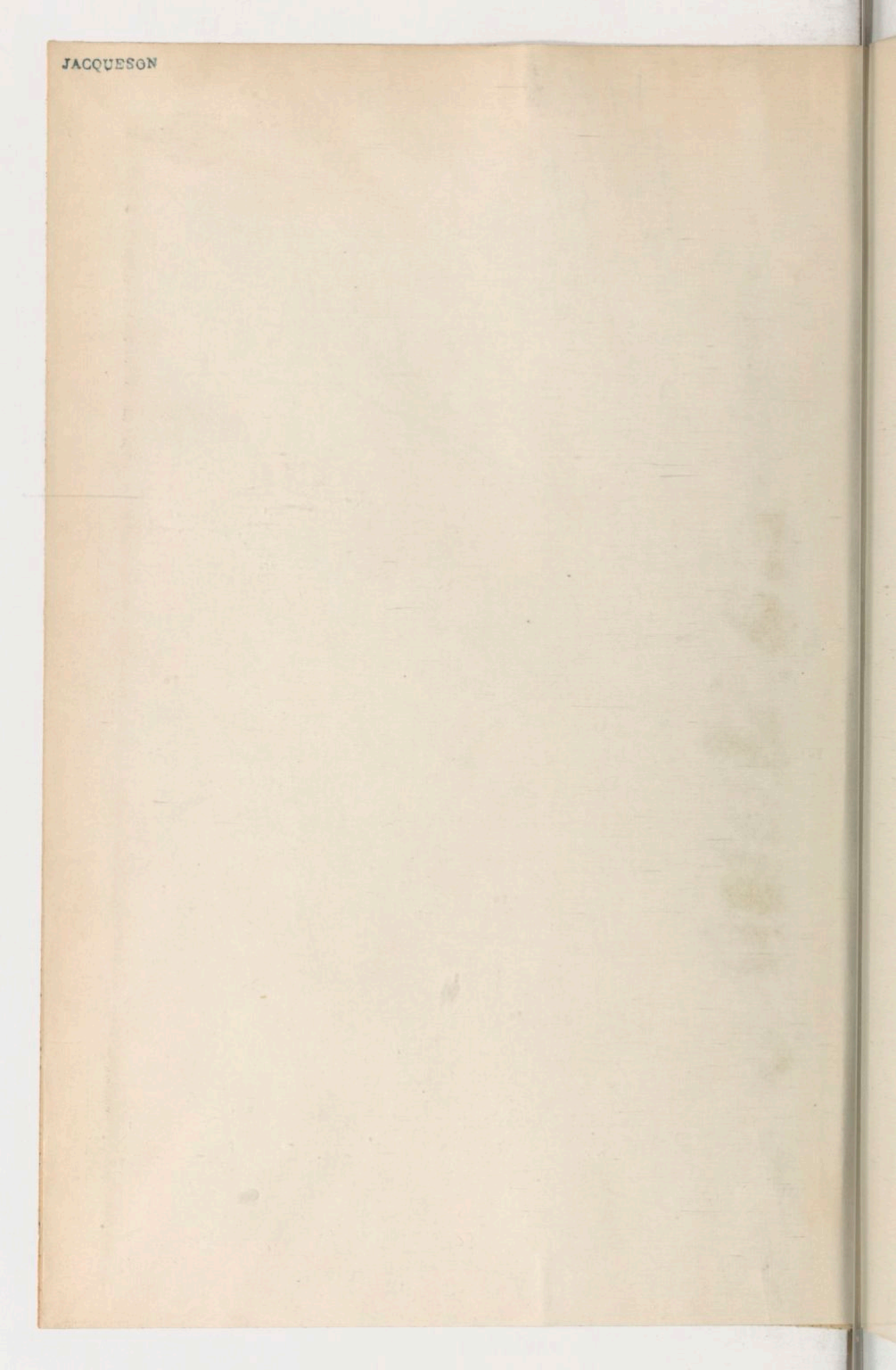
Jacques Boulenger. Renan et ses critiques. [2e édition.]

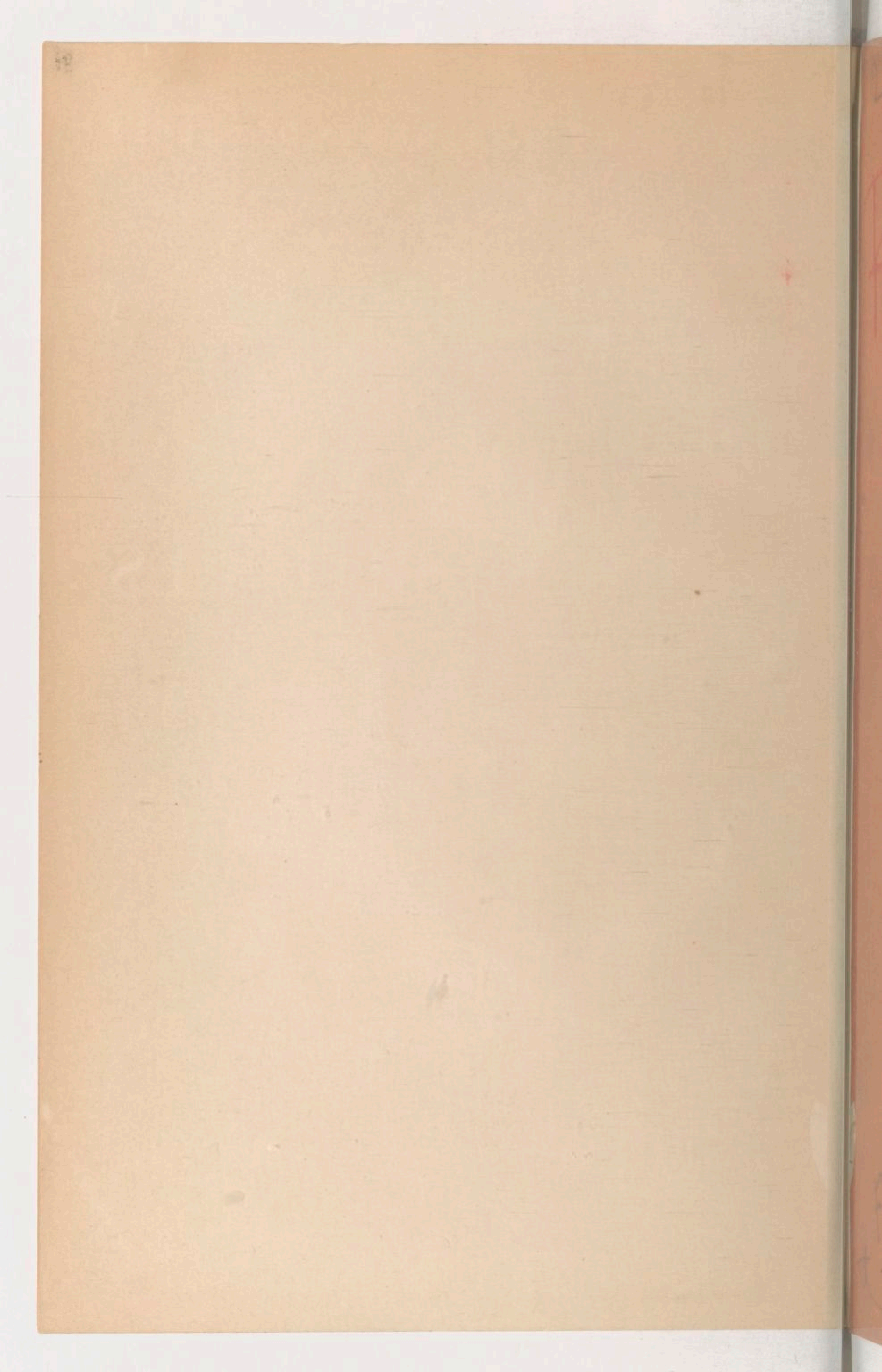









JACQUESON



IDÉES ET SENTIMENTS DU SIÈCLE

COLLECTION D'ESSAIS

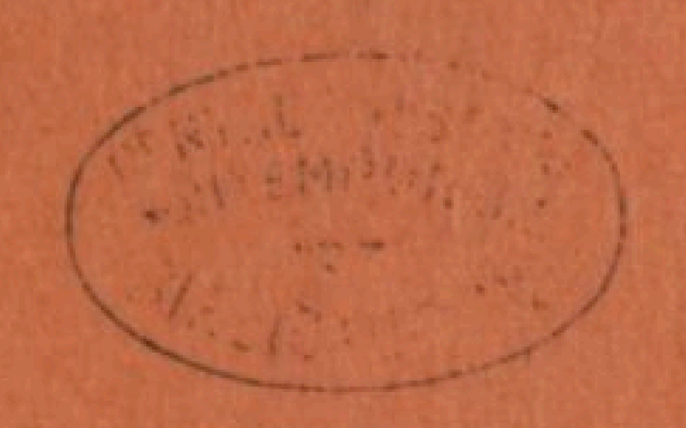
SOUS LA DIRECTION DE M. JEAN DE GOURMONT



JACQUES BOULENGER

RENAN
ET SES CRITIQUES



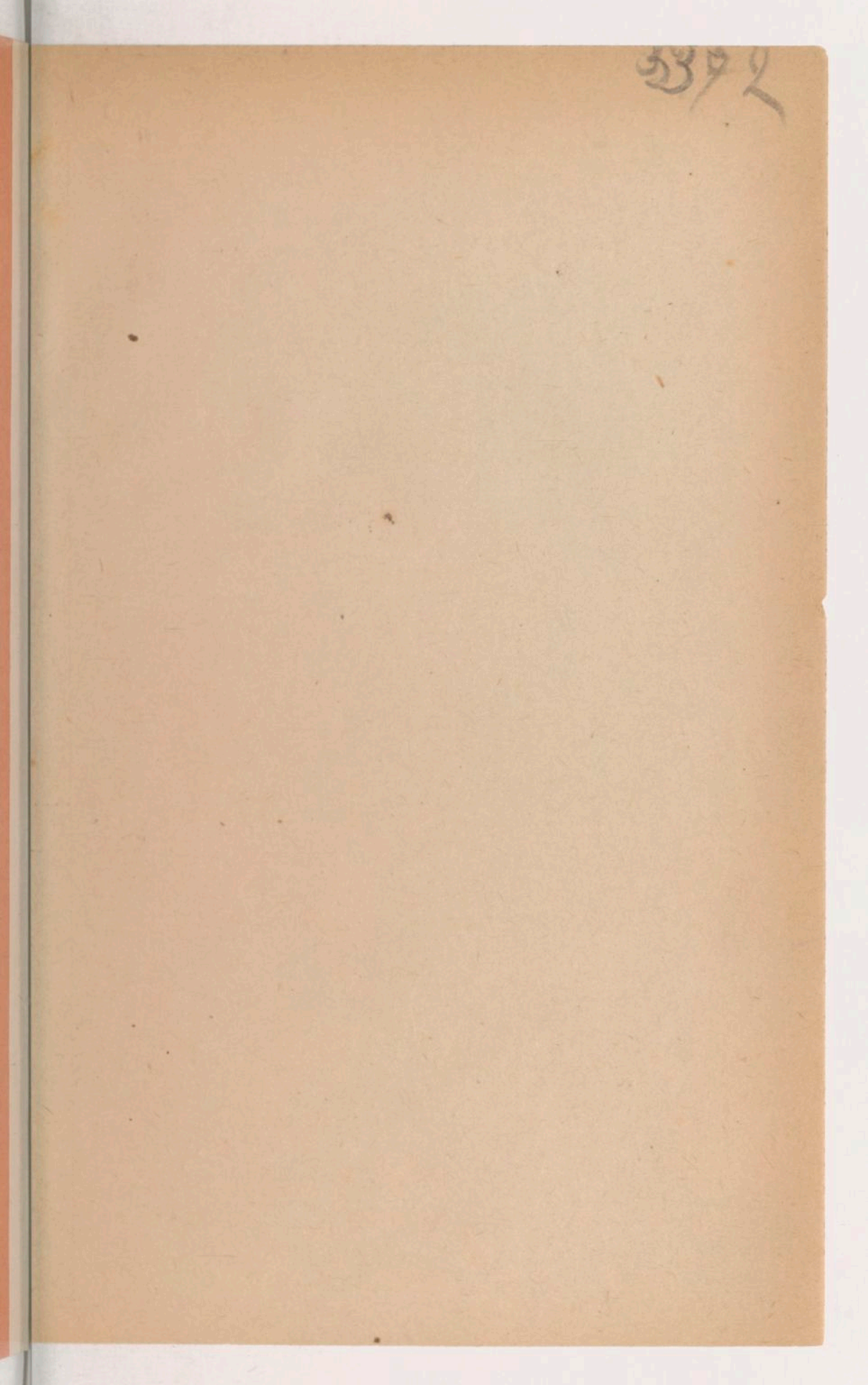


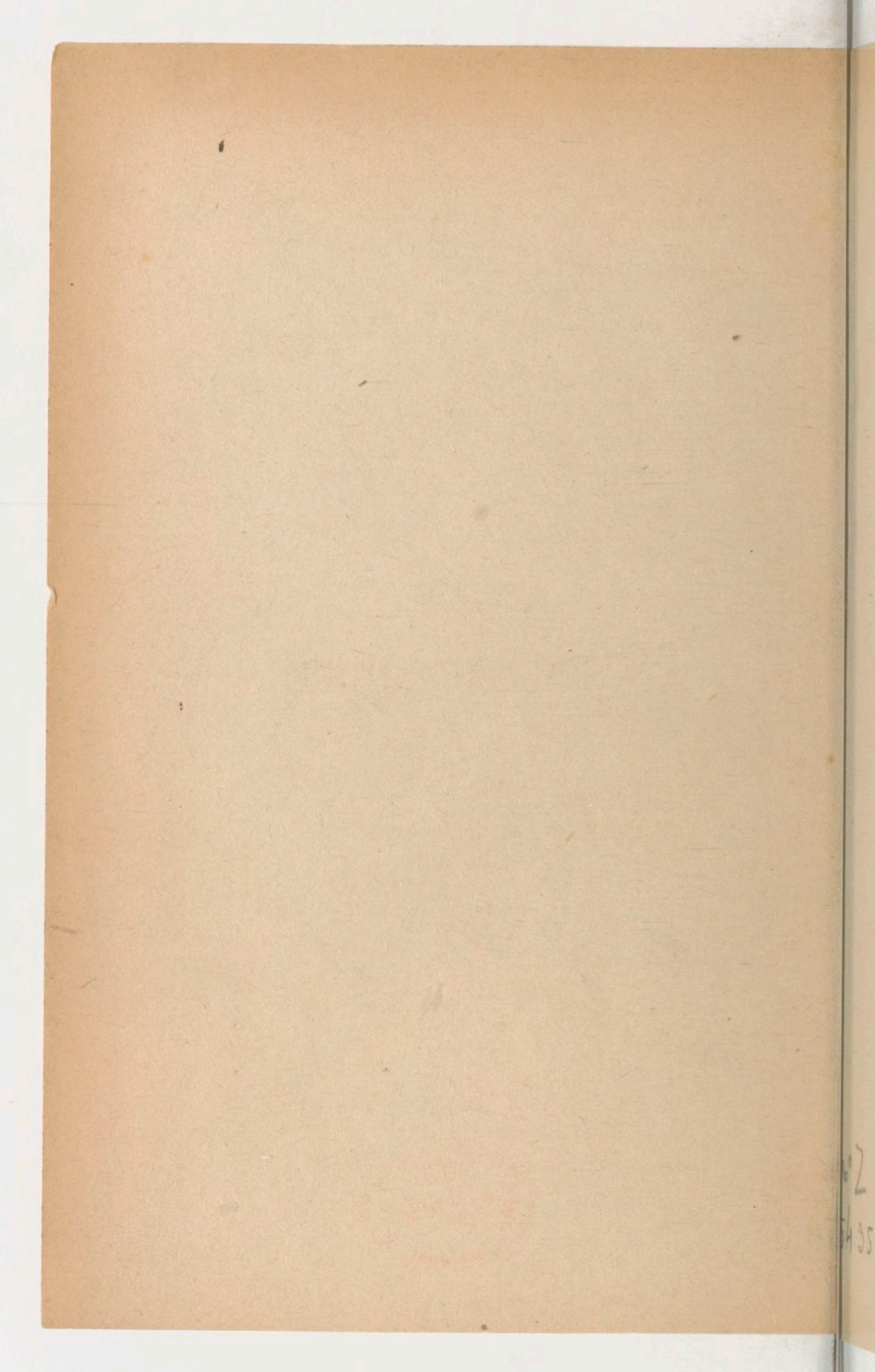
PARIS

ÉDITIONS DU SIÈCLE

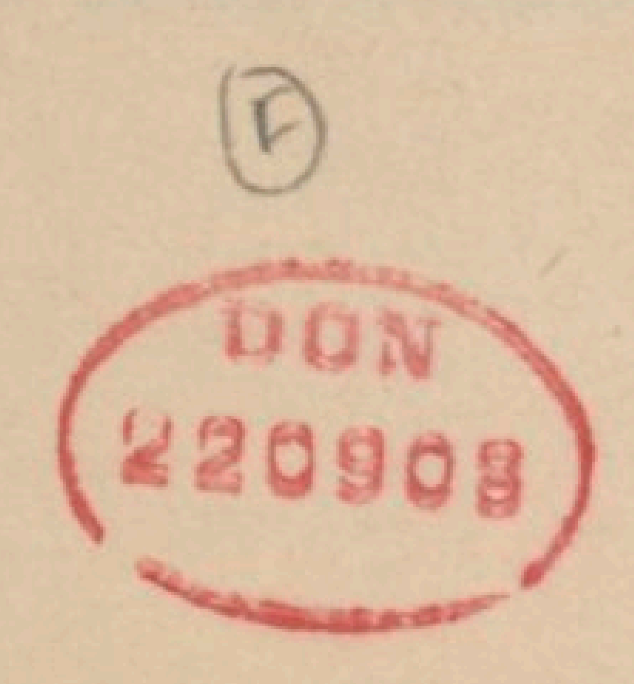
121, BOULEVARD SAINT-MICHEL

2e édition





RENAN
ET SES CRITIQUES



OUVRAGES DU MEME AUTEUR

LES PROTESTANTS A NIMES AU TEMPS DE L'ÉDIT DE NANTES, thèse (épuisé).
LES DANDYS (*Ollendorff*).
MARCELINE DESBORDES-VALMORE (*Fayard*).
ONDINE VALMORE (épuisé).
LE GRAND SIÈCLE (*Hachette*).
L'AMEUBLEMENT FRANÇAIS AU GRAND SIÈCLE (épuisé).
AU PAYS DE GÉRARD DE NERVAL (*Champion*).
EN ESCADRILLE, roman (*Renaissance du Livre*).
L'AFFAIRE SHAKESPEARE (*Champion*).
DE LA WALSE AU TANGO (épuisé).
HISTOIRES VRAIES (épuisé).
...MAIS L'ART EST DIFFICILE! 3 vol. (*Plon*).
MONSIEUR OU LE PROFESSEUR DE SNOBISME (*Le Divan*).
LES ROMANS DE LA TABLE RONDE, 4 vol. (*Plon*).
LES SOIRÉES DU GRAMMAIRE-CLUB, en collaboration avec André Thérive (*Plon*).
RABELAIS A TRAVERS LES AGES (*Le Divan*).

PANTAGRUEL (*Edition de Lyon*, Juste, 1533), publié en collaboration avec P. Babeau et H. Patry (épuisé).
COMPTES DE LOUISE DE SAVOIE ET MARGUERITE D'ANGOULÊME, publiés en collaboration avec Abel Lefranc (épuisé).
L'ISLE SONANTE, par M. François Rabelais, publiée en collaboration avec Abel Lefranc (épuisé).
ARRIEN. TRAITÉ DE LA CHASSE, traduit et publié en collaboration avec Jean Plattard (épuisé).
PARIS ROMANTIQUE. VOYAGE EN FRANCE DE Mrs. TROLLOPE, traduit et publié (épuisé).
ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS, édition critique publiée en collaboration avec Abel Lefranc, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan. Tomes I à IV parus (*Champion*).
LES PROPOS RUSTIQUES DE NOEL DU FAIL, publiés (*Bossard*).

JACQUES BOULENGER

RENAN
ET SES CRITIQUES



PARIS
ÉDITIONS DU SIÈCLE
121, BOULEVARD SAINT-MICHEL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN NUMÉROTÉS DE 1 A 20, SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA DONT CINQUANTE NUMÉROTÉS DE 21 A 70, ET VINGT, NON MIS DANS LE COMMERCE, NUMÉROTÉS EN CHIFFRES ROMAINS DE I A XX. L'ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ TIRÉE SUR PAPIER D'ALFA, AINSI QUE LES EXEMPLAIRES DESTINÉS A LA PRESSE.

AVANT-PROPOS

Un universitaire a pris la peine de composer tout un gros volume, afin d'établir que Renan est le type de « l'égoïste intellectuel ». *Egoïste* et *intellectuel*, cela jure, quel que soit le sens qu'on donne à *égoïste :* il faut choisir. On ne saurait, en effet, être égoïste en tant qu'intellectuel, si connaître c'est d'abord sortir de soi-même pour pénétrer l'objet. Et si l'on

entend que l'égoïsme, c'est l'amour de soi, « l'amour-propre », poussé jusqu'à la passion, alors on peut dire que l'intellectuel n'est pas égoïste. Car il ne peut aimer beaucoup son prochain, mais il ne peut non plus s'aimer passionnément; peut-être ne peut-il rien aimer beaucoup. Cette intelligence divine des penseurs est un Moloch qui dévore une grande part de leurs sentiments ; leur cœur n'est qu'un esclave chétif, taciturne. Chérir ? Si quelque amour naît par surprise, elle travaille puissamment à en faire un concept ou un devoir. L'action, qu'est-ce pour eux ? Une démonstration par le fait, un exemple, tout au plus un sport. L'intellec-

tuel a conscience de son Moi donné, et, d'autre part, conscience d'en avoir conscience, conscience d'un Moi qu'il crée ou d'un pouvoir de le créer; il a, comme on l'a dit (1), « un jugement de sa nature et un sentiment de son artifice ». Il se sent l'un de nous et, à la fois, il sent en lui quelque chose de plus universel. Telle est sa « pluralité », dirait M. Pierre Lasserre. Le « bien-être », la vie même, qu'est-ce pour lui, quand il ne saurait oublier que son corps est aussi l'abri de la Divine, quand une part des soins qu'il en prend, c'est pour

(1) Paul Valéry : *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci.* (*Variété*, p. 190.)

elle ? Si vous dites que l'intellectuel est égoïste, ajoutez que c'est à la façon des voués. Renan eût-il un peu sacrifié tous les siens à sa pensée (ce qui n'est pas vrai, tant s'en faut : il fut un fils, un mari, un père normaux), ce serait là un genre d' « égoïsme » tout semblable à celui d'un philanthrope qui, par dévouement à son œuvre, négligerait trop sa famille. Prétendez-vous qu'il a travaillé, non pour atteindre la vérité, mais pour se procurer d'agréables « sensations intellectuelles »? En ce cas, ne l'appelez pas intellectuel. Un penseur ne peut travailler pour son bonheur qu'en s'efforçant vers le vrai, comme un artiste vers le beau : sciemment

penser le faux, raisonner mal, cela ne saurait lui procurer aucun plaisir. Et Renan a renoncé toutes les joies sensuelles : si quelque volupté s'attache à l'exercice de l'intelligence, il faudrait être bien inhumain pour lui reprocher de l'avoir goûtée. Est-il rien de plus noble, de plus permis que les passions de la raison ?...

Laissons donc ceux que leur préjugé contre Renan prive d'une bienveillance, sans laquelle on ne saurait entendre une pensée complexe et qui s'exprime avec toutes les ressources des plus merveilleux artistes. Laissons aussi ces esprits plus géométriques que fins, que déroutent les politesses que l'auteur de la *Réforme*

intellectuelle et morale a abondamment réparties à tout le monde. Une politesse achevée suppose toute une morale, et elle est la marque de la délicatesse d'esprit : une légende, mais pleine de sens, affirme que c'est en écoutant le chevalier de Méré que Pascal, qui avait peut-être retrouvé seul la géométrie, découvrit un monde d'idées qui, tout génial qu'il était, lui avait été jusque-là fermé. Et gardons-nous surtout de reprocher à Renan le souci qu'il a toujours montré des solutions opposées, le scrupule qu'il a eu de rien sacrifier de sa vérité, l'attention avec laquelle il s'est préservé de tout dogmatisme. Lui faire grief de ses

« contradictions » partielles, en effet, c'est se méprendre du tout au tout sur le caractère, la nature même de son œuvre, et, du même coup, sur un des aspects les plus exquis de la pensée française.

CHAPITRE PREMIER

PLUS « CRITIQUE » QUE « PHILOSOPHE »

Sainte-Beuve ne s'est jamais soucié de composer une histoire de la littérature : il s'est contenté d'en élucider des détails, d'en étudier des morceaux, d'en examiner des moments, et il a ainsi contribué plus que personne à l'établir. Renan est, à ce point de vue, comparable à Sainte-Beuve; mais son effort s'est produit sur un plan beaucoup plus

vaste, où c'est l'*Histoire des origines du Christianisme* et celle du *Peuple d'Israël* qui correspondraient à *Port-Royal*. Renan n'est l'auteur d'aucune « somme ». Son œuvre se présente comme une suite d'essais (1) échelonnés selon le cours d'une longue vie de penseur, où il examine divers points déterminés et nous donne des conclusions immédiates, partielles, successives, dont, animé du meilleur esprit scientifique, il ne prétend jamais qu'elles soient définitives. Il nous laisse suivre le mouvement de

(1) Ses grands ouvrages historiques mêmes : il fut tout d'abord trop convaincu du caractère scientifique de la « philologie », comme il dit, sur laquelle l'histoire repose, après quoi il ne le fut plus assez pour les croire jamais définitifs.

sa pensée, la genèse de ses idées, et il ne nous en dissimule pas les états divers, non plus qu'il ne nous cache les corrections qu'il leur apporte : il pensait telle ou telle chose, mais, comme il n'a cessé d'améliorer son expérience intellectuelle, il en est venu, quand il a été mieux informé, à penser un peu autrement. Sans doute, il touche aux plus hauts problèmes, mais incidemment, et par une largeur d'esprit qui lui est naturelle. Et, de temps en temps, il fait son « examen de conscience philosophique », mais il ne s'est pas proposé de construire un système métaphysique et moral : il n'a voulu qu'apporter des matériaux bien préparés, bien

confrontés et mesurés, à l'édifice commun. Ses « contradictions » de détail marquent son progrès : il faut y voir la preuve de sa sincérité, et l'on dirait presque de sa candeur.

D'autre part, l'homme qui a pu signer et publier à 67 ans, en n'y faisant que des réserves d'intensité, pour ainsi dire, un ouvrage comme l'*Avenir de la Science*, qu'il avait écrit à 25, nous donne un exemple de stabilité rare. Sur le fond, Renan n'a pas varié. Sans doute, il a travaillé de toutes ses forces à saper les fondements de ce catholicisme qu'en même temps il a aimé, regretté comme un exilé sa patrie : nul n'en a mieux célébré la beauté, les bienfaits mo-

raux et l'utilité sociale. « Sadisme » (car on l'a dit)? Mais non! Il estime que le catholicisme n'est pas vrai, et il le déplore, car il l'aimait : quoi de plus simple? Eût-il même été vers la fin de sa vie (selon le mot de Barrès dans son fameux livret) « franchement anticlérical dans sa conversation », quelle contradiction y aurait-il là? Son opinion, c'est celle de Sainte-Beuve (si renanien par certains côtés) : « Le christianisme, de nos jours, a cessé d'être cru; mais il a été compris et senti : c'est ce qui le prolonge ». (Notons au reste que l'inquiétude religieuse de Renan pourrait lui valoir certaines indulgences, s'il ne s'y était pas si visiblement

complu.) Sans doute aussi, il a fait voir tour à tour l'utilité et les inconvénients du libéralisme et de l'absolutisme, vanté et dénigré la Révolution, que sais-je? C'est qu'il apercevait les horreurs et les grandeurs de la Révolution, les qualités et les défauts des divers systèmes politiques. Le premier devoir d'un critique est de voir clair. Grâce à Renan, une quantité de vérités partielles sont entrées dans notre patrimoine. Il s'est efforcé de découvrir ce qu'il y a de juste jusque dans les thèses opposées, et il n'a pas été de ceux qui s'efforcent de concilier à tout prix les antimonies de la réalité.

On ne saurait trop insister là-des-

sus. Renan n'est pas un « philosophe », un « métaphysicien » : c'est un « critique », et il ne s'est jamais donné pour autre chose : faut-il rappeler cette page de l'*Avenir* où, tel à peu près le vieux Malherbe, il s'écrie que ce qui importe,« c'est en mourant de pouvoir critiquer la mort elle-même »? Nul esprit n'a disposé d'un plus merveilleux pouvoir de se prêter pour épouser son objet, pour le pénétrer avant de le juger. Ah ! quelle liberté, celle d'un Renan! Il ne se figure pas qu'il a trouvé la pierre philosophale, qu'il détient la vérité, et que cela le dispense de chercher des vérités : tout dogmatisme lui semble étouffant comme une prison,

et mieux : endormant. « J'ai toujours pensé, pour ma part, que la critique pure est une manière bien plus efficace, pour réveiller les esprits, qu'une exposition dogmatique », écrit-il. Il n'a garde de s'enfermer dans un système : c'est par là qu'il déroute de bons esprits, de nos jours surtout où ce qui manque le plus, c'est justement l'esprit critique, et où ceux qui ne s'appliquent pas à juger avec le cœur et sentir avec la raison (ce qu'on appelle « avoir le sens de la vie ») apprécient tout en le conférant, soit à une philosophie hautement donnée comme le commentaire d'une religion, soit à une doctrine embrassée mystiquement et devenue presque religion.

C'est ainsi que certains philosophes doctrinaires, examinant la «doctrine» de Renan, ont parfois oublié qu'ils avaient commencé par la bâtir eux-mêmes. Peut-être n'est-ce pas là un ouvrage impossible, mais il y faut bien des précautions. Renan n'est pas de ces penseurs qui regardent le monde du haut d'un dogme comme du sommet d'un phare dont ils se contenteraient de projeter le feu tour à tour sur les divers secteurs. Il voyage, si l'on peut dire , il change souvent de point de vue (et passe quelquefois de l'un à l'autre sans trop avertir, avouons-le) ; pour tout apercevoir de ce qui est humain, pour n'en rien perdre, il se place à

différentes hauteurs et nous donne ses vues sur ce qui l'entoure sans se soucier de les ordonner dans une théorie universelle : si bien qu'on ne saurait étaler ses idées sur le plan le plus haut, celui de la métaphysique, sans en traduire la plupart : et voilà la difficulté.

D'ailleurs, en dépit des apparences, il n'avait pas l'esprit essentiellement métaphysique. On sait assez ses mots sur le temple où il se crut quand il découvrit la philosophie allemande. Mais peut-être ne fut-il pas très bien instruit de celle-ci tout d'abord. Au temps de sa jeunesse, on retenait surtout de Kant la *Critique de la raison pure*, et le penseur de Kœnigsberg

passait pour avoir démontré le néant du *philosophisme,* comme dit Musset (1) : le *kantisme* semblait une critique destructive de tout. Aussi lit-on dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse :*

> Le vif entraînement que j'avais pour la philosophie ne m'aveuglait pas sur la certitude de ses résultats. Je perdis de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes.

Hegel, où les idées allemandes venaient aboutir, ne fut traduit que

(1) L. Reynaud : *L'influence allemande en France,* p. 223.

plus tard : au temps où il écrivait l'*Avenir de la Science*, Renan savait-il assez d'allemand pour le lire dans le texte original? Ce n'est pas facile. Il se peut qu'il n'ait connu Hegel durant assez longtemps, qu'à travers les adaptations de Cousin, Bernard et autres (1)... « Hegel a du bon, disait-il dans ses derniers jours, mais il faut savoir le prendre : c'est un thé excellent, mais il ne faut pas mâcher les feuilles. » Sans doute, au temps de sa jeunesse, il ne l'avait pas humé si

(1) La première série des cours de Cousin fut publiée de 1836 à 1841; la deuxième en 1846. En 1840, Charles Bernard fit paraître une analyse de l'*Esthétique* de Hegel, qu'il ne traduisit intégralement que plus tard, en 1851.

légèrement ; toutefois, c'est moins du breuvage même que de son arome qu'il demeura toujours enivré. L' « infini », le « fini », cela revient dans son œuvre comme un thème musical. Mais il était bien loin de mettre au point ses idées transcendantes avec le même soin que ses idées sur les choses humaines, sur l'histoire de la société. On peut se demander si la philosophie du devenir fut jamais bien précise et nette dans son esprit (1). Eut-il, à proprement parler, une *doctrine* métaphysique ? *Inspiration* vaudrait mieux peut-être, ou, pour

(1) Pierre Lasserre, dans la *Revue bleue*, mai-juin 1916, juin 1917.

employer sa propre expression, « intuition métaphysique ».

Mais quoi ! faut-il que tout penseur commence par se faire une métaphysique? En ce cas, nous n'aurons plus que des métaphysiciens. Bien habile qui saurait dire ce qu'est la philosophie. Si l'on veut, c'est penser, et l'on ne saurait relier deux faits dans son esprit, les connaître, sans en faire. Mais un Aristote n'est plus possible : la science n'avance plus que par des spécialistes dans chacune de ses branches, et la philosophie pure est devenue, elle aussi, une spécialité. A prendre le mot dans son sens particulier et en quelque sorte technique, Renan n'est pas en premier

lieu un philosophe; encore une fois, il est un critique. Et combien de savants, de critiques de premier ordre n'ont été munis que d'un fonds assez flottant d'idées transcendantes, qu'ils avaient empruntées et plus ou moins adaptées à leur usage ! Combien se sont contentés d'un déisme incertain !... Ce qui intéresse Renan, où il est incomparable par la finesse, la largeur, la puissance de son esprit et l'étendue de sa culture, ce sont les vastes vues sur le passé et l'avenir de la société. Il s'en référait pour le reste à la « philosophie allemande », sans trop préciser, et non comme à une ou à plusieurs doctrines bien délimitées et

arrêtées, mais plutôt comme à un principe de mouvement, de vie. C'est pourquoi ses idees sur l' « infini » et ses rapports avec le « fini » ont toujours été un peu vagues. Il voyait surtout là une sorte de thème poétique, d'où il tirait son inspiration, son rythme, et qui lui donnait l'orientation générale de sa pensée.

...J'exagère peut-être. Mais c'est qu'on est las de voir tant de gens méconnaître le caractère de l'œuvre renanien. Ils le traitent comme ils feraient le *Novum organum* ou l'*Ethica more geometrico demonstrata*; ils rapprochent des phrases qui ont été écrites à quarante ans de distance pour dénoncer dédaigneusement des

« contradictions », sans compter le fameux « flottement » du style. Mais regarde-t-on la philosophie de Montaigne du même point de vue que celle de Bacon ? Reproche-t-on à Voltaire de n'avoir pas été Spinoza? Il a été Voltaire, et c'est tout autant. On se demande ce qui resterait de Sainte-Beuve si on le traitait comme on fait l'auteur des *Drames philosophiques*. L'œuvre de Renan contient de bien plus riches trésors qu'un système général du monde!

CHAPITRE II

RAISONS HISTORIQUES DE L'INCRÉDULITÉ DE RENAN

Dans un livre par ailleurs fort remarquable (1), M. Henri Massis a écrit contre Renan, sous le titre de *Jugements*, un réquisitoire où il déclare à chaque page que l'auteur de

(1) *Jugements*, tome I (Plon, éditeur). Cf. dans la *Revue Universelle* du 15 juillet 1925 : *Histoire et métaphysique*, par Jacques Maritain; dans les *Nouvelles littéraires*, 25 juillet 1925 : *Réponse*, par Pierre Lasserre; *Ibid.*, 15 août 1925 : *Réponse*, par Jacques Maritain.

Caliban a menti assez bassement et à des fins intéressées en assurant que ce sont des raisons historiques et philologiques qui lui ont fait perdre la foi. Et qu'est-ce qui donne à supposer à M. Henri Massis que Renan est un menteur? C'est que M. Massis estime qu'on ne saurait montrer l'impossibilité du miracle (non plus, au reste, que sa possibilité) par des arguments d'ordre historique ou scientifique, par la critique des documents, non plus que par le témoignage de l'expérience : le miracle est une question d'ordre métaphysique.

Cela se prouve, en effet. Le savant part de ce principe que *tous* les phénomènes sont naturels ; mais ce n'est

là qu'une hypothèse, et que la science expérimentale est tout à fait incapable de confirmer comme d'infirmer, puisqu'elle ne peut que constater les faits et leurs « lois » immédiates, c'est-à-dire, pour prendre un langage cher à Massis, qu'elle ne peut atteindre que les causes efficientes, mais non les causes réelles. Les lois scientifiques sont fondées sur des statistiques. Admettons que la science observe un fait inexplicable : elle sera nécessairement impuissante à décider s'il l'est provisoirement, parce qu'on ignore encore la loi naturelle qui le commande, ou définitivement et parce qu'il est surnaturel. Renan déclare qu'il croira à la résurrection

de Lazare, non seulement lorsqu'on aura constaté une autre résurrection dans de bonnes conditions scientifiques, mais quand on pourra reproduire le phénomène; ce qui est, en effet, la condition d'une connaissance scientifique. Mais en réalité, quand même la critique historique démontrerait que les récits d'événements miraculeux ont tous reposé « sur l'imposture ou l'incrédulité », comme il le veut, cela ne prouverait pas l'impossibilité absolue du surnaturel. Et celle-ci est indémontrable. En effet, on ne saurait nier un phénomène parce qu'il est unique, ni parce qu'on ne peut le reproduire scientifiquement. Tout phénomène est unique, et

peut-être les phénomènes sont-ils le résultat d'une agitation confuse des atomes, des électrons; si cette agitation nous paraît régulière, n'est-ce point faute de l'avoir observée assez longtemps? La mémoire de l'humanité embrasse quelques milliers d'années; qu'est-ce là en comparaison de l'éternité? On sait bien que les chances au jeu s'équilibrent sur un certain temps et que la rouge sort aussi souvent que la noire; mais une « série » peut durer une heure : qui nous dit que l'humanité n'est pas dans une série qui dure depuis 3.000 ans? La foi ou l'incroyance au miracle repose donc sur l'opinion préalable qu'on a de sa possibilité ou de son impossi-

bilité, c'est-à-dire sur une vue métaphysique qu'on s'est faite; et je remarque que Renan lui-même nous l'atteste, lorsqu'il écrit que, « plus on s'éloigne (dans le temps), plus *la preuve d'un fait surnaturel devient difficile à fournir* ». En déclarant ainsi, sans y songer, que c'est la vérité d'un fait attesté par quelque témoignage qu'il faut établir, alors que c'en est au contraire la fausseté, il révèle qu'il a sur l'impossibilité du miraele une opinion *a priori*.

Très bien, et voilà Renan réfuté. Mais Leibnitz, qui pensait, avant Renan, qu'il peut y avoir du vrai jusque dans les opinions qui, d'ensemble, sont fausses, avait une pré-

vention contre les réfutations : « Il faut, dit-il, qu'elles soient bien bonnes pour l'être assez ». En fait, la philosophie ne progresse plus beaucoup sur le plan de la dialectique verbale. Elle ne se plaît plus guère aux controverses d'arguments qui enchantaient, au moyen âge, les docteurs de Sorbonne, Elle ne se présente plus comme une succession de duels à mort en quelque sorte, où les systèmes s'affronteraient comme des gladiateurs et périraient l'un par l'autre vaincu; mais bien plutôt comme une vaste conversation qui se poursuit à travers les âges, où chaque grand penseur, prenant la parole à son tour, se montre moins occupé à démolir ce qu'on a

édifié avant lui, qu'à construire lui-même ; moins soucieux de ce qu'il y a de faux dans les thèses de ses prédécesseurs, que de ce qui s'y trouve qui lui permette de pousser plus avant et, si j'ose dire, d'améliorer le record; c'est par ce qu'il apporte et par ce qu'il fait naître qu'un penseur nous semble valoir, aujourd'hui. Et, en fait, les systèmes meurent bien moins d'être réfutés dialectiquement que de se voir à la longue surpassés, « surclassés ». ...Ah! l'on sent de quel haussement d'épaules un disciple de M. Maritain doit accueillir ces considérations humbles, bergsoniennes !... Néanmoins, il faut bien dire que, pour nier la valeur des objections posi-

tives de Renan, M. Massis commence par les réduire à une sorte de concentré abstrait où se perd beaucoup de ce qu'elles ont de vivant.

Vous dites qu'en principe un miracle est possible? Mais un Renan contestera en fait chaque miracle, un à un, au nom de la « philologie », de la physique, de la médecine, et chacun d'eux ainsi semblera absurde, voire une bonne preuve de l'absurde. Puis il fera observer qu' « un seul enseignement de l'Eglise repoussé, c'est la négation de l'Eglise et de la révélation ». « L'Eglise catholique, ajoute-t-il dans ses *Souvenirs*, s'oblige à soutenir que ses dogmes ont toujours existé tels qu'elle les enseigne,

que Jésus a institué la confession, l'extrême-onction, le mariage, etc. Or, on constate que le dogme chrétien s'est fait, comme toute chose, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime. » Dans la Bible, livre divin, « il ne doit se trouver aucune contradiction » : l'obligation est en effet absolue, de reconnaître vrai ce que rapportent les livres sacrés, intégralement, dans la lettre comme dans l'esprit. Or « il s'y trouve des fables, des légendes, des traces de composition tout humaine »; pourtant, « on n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle ». Laissons aux savants versés dans ces matières le

soin de déterminer la qualité technique de l'exégèse renanienne. Mais il ne faut pas croire qu'on anéantit la puissance de ces constatations-là par une discussion sur le plan de la métaphysique, en établissant que l'impossibilité du miracle ne saurait être démontrée absolument et que l'histoire n'est pas une science au sens d'Aristote.

En tout cas, il ne faut pas accuser Renan de mauvaise foi. Car la preuve de sa sincérité (s'il en est besoin) nous est offerte d'abord par ses lettres. M. Paul Souday a fait voir (1) qu'elles confirment pleinement ses

(1) Dans le *Temps*, 14 juin 1923.

Souvenirs. Il suffit d'ouvrir sa correspondance pour constater que ses deux ans de philosophie au séminaire lui avaient laissé sa foi, et que c'est seulement après avoir étudié passionnément la philologie à Saint-Sulpice pendant deux autres années, qu'il annonça à Henriette qu'il ne croyait plus, et refusa le sous-diaconat. Et d'ailleurs reprenons les *Souvenirs* ; il y explique parfaitement comment, à Issy, il mettait encore sur deux plans différents, pour ainsi dire, la philosophie profane et la théologie, et ne *réalisait* pas l'incompatibilité de ses opinions métaphysiques et du Dogme :

La contradiction des travaux philosophiques ainsi entendus avec la foi chrétienne ne m'apparaissait point encore avec le degré de clarté qui, bientôt, ne devait laisser à mon esprit aucun choix entre l'abandon du christianisme et l'inconséquence la plus inavouable.

Et plus loin :

Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin, me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place et où, par conséquent, tout se transforme. Comment cette conception, déjà assez claire, d'une philosophie positive ne chassait-elle pas de mon esprit la scolastique et le christianisme? *Parce que j'étais jeune, inconséquent,* et que la critique me manquait.

Voilà l'explication : elle est toute psychologique; elle est toute naturelle. Il était *jeune, inconséquent* : cela peut arriver... « Certes, ma philosophie du *fieri* était l'hétérodoxie même, mais je ne tirais pas les conséquences », d'autant que, dit-il encore, « l'exemple de tant de grands esprits, qui avaient vu si profond dans la nature et qui pourtant étaient restés chrétiens, me retenait », l'exemple de Malebranche notamment. Et il aurait pu ajouter : l'exemple de mes maîtres d'Issy. Car la philosophie qu'ils enseignaient était justement celle qui a marqué la rupture de la métaphysique chrétienne et de la métaphysique profane : ce mécanisme où la

Providence et le miracle n'ont vraiment pas de place. Elle ne les empêchait pas de croire, non plus qu'elle n'en empêcha tout d'abord Renan, et ce n'est pas un thomiste que cela pourrait étonner... Mais, avant de continuer, il faut exposer une question essentielle.

CHAPITRE III

RÉALISME ET NOMINALISME

Tout un tome du magistral ouvrage de M. Pierre Lasserre sur la *Jeunesse de Renan* (1) est justement consacré à l'histoire de cette « végétation intime » du Dogme dont parle l'auteur des *Souvenirs d'enfance*, et à montrer comment la métaphysique chrétienne

(1) Garnier éd., 2 vol., 1925.

est née historiquement de la métaphysique platonicienne et aristotélicienne ou, si l'on préfère, l'a absorbée. Il n'y aurait aucun intérêt à résumer ici ce que M. Lasserre a exposé avec une clarté admirable (1). On voudrait seulement marquer un point capital.

Le XIII[e] siècle est peut-être la plus

(1) M. Jacques Maritain a relevé cinq ou six expressions légèrement inexactes qu'il a présentées comme des erreurs considérables. (*Nouvelles littéraires*, 15 août 1925.) Il faut admirer que, dans un si gros ouvrage, la plus sévère malveillance n'ait pu trouver que cela à reprendre. Car nous laissons de côté, naturellement, le reproche principal que M. Maritain fait à M. Lasserre et qui est de « n'avoir vu que des enchaînements humains » dans « une histoire avant tout divine ».

glorieuse période de notre vie nationale. Sur le trône règne avec grandeur et justice, avec une grâce charmante aussi, un roi qui est également un saint, et peut-être le plus délicieux des saints, hormis François d'Assise : saint Louis. Le seul art original (1) qui ait existé en Occident depuis l'art grec, le gothique créé par la France, *opus francigenum*, arrive à son point de perfection. Comme lui, notre langue et notre littérature rayonnent

(1) J'entends bien que le gothique dérive du roman, qui dérive du romain, qui dérive du grec. Mais le grec dérive de l'égyptien, qui dérive... On pourrait sans doute continuer ainsi jusqu'à la cabane d'Adam. Toute originalité est ici relative nécessairement.

sur le monde, plus vivement encore qu'aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Enfin, le grand foyer intellectuel de l'Europe, c'est la Sorbonne, rue du Fouarre, à Paris.

A cette époque, le monde occidental n'a qu'un nom : la chrétienté. L'ensemble des connaissances humaines, la science, la philosophie, la religion, tout s'ordonne harmonieusement dans le catholicisme. La théologie couronne la philosophie, qui en est comme l'introduction et qui domine la physique. Personne n'imaginerait qu'on pût assigner au philosophe sacré et au philosophe profane des domaines intellectuels qui différassent. La *Somme contre les Gentils*,

de saint Thomas, présente l'explication du monde. Et les hérétiques ne sont pas seulement des gens qui se trompent sur la foi : ce sont des gens qui se trompent sur la science, qui raisonnent mal. Tandis qu'aujourd'hui, la théologie et la philosophie s'étendent parallèlement de chaque côté d'un fossé. A quel moment a donc commencé cette divergence? A quel moment philosophie et théologie ont-elles cessé, en fait, d'être les étages d'un même édifice? Lorsque la solution nominaliste du problème des universaux a généralement remplacé la solution réaliste que la philosophie acceptait depuis Socrate et Platon, et que les saints philosophes, les Pères

de l'Eglise, avaient incorporée à leur métaphysique et au Dogme.

On ne saurait exagérer l'importance de cette question des universaux : elle domine à travers les siècles toute la métaphysique. En gros, elle n'est pas difficile à entendre ; mais elle le devient dès qu'on la conjugue à certaines notions subtiles, ou qu'on l'applique à certains cas un peu obscurs. Qu'est-ce qui, dans la réalité, correspond à nos idées abstraites et générales ? Par exemple, le mot *liberté* désigne-t-il une « chose en soi », *res*, qui existe réellement, une réalité non pas sensible (et qui puisse être vue, entendue, touchée), mais intelligible ? Ou bien est-ce que *liberté*,

ce n'est qu'un nom par lequel nous désignons un ensemble de notions analogues que nous groupons pour la commodité de l'esprit, un nom enfin qui ne correspond à aucune réalité véritable? Qu'un chien soit jeune ou vieux, grand ou petit, noir ou bringé, qu'il dorme, qu'il courre, qu'il mange, nous l'appelons toujours *chien*. Mais ce substantif fixe désigne-t-il une substance fixe aussi, permanente sous les changements divers de tout ce qui compose chaque chien, une entité qui serait le chien en soi? Ou bien si elle désigne seulement un ensemble d'états divers, mais qui offrent assez de ressemblance, qui sont assez proches les uns des autres, pour

qu'on puisse les comprendre sous une seule étiquette, sous le mot *chien?* L'identité est-elle dans l'objet, ou seulement dans le nom? Les noms correspondent-ils à des réalités intelligibles, séparées, existant à part?

Non, disaient les sophistes. Mais Socrate, Platon et Aristote, au contraire, ont répondu oui. Ils ont cru que, sous le changement perpétuel des apparences, les substances, les essences demeurent, que les choses ne « deviennent » pas, qu'elles « sont ». Au fond, la logique analytique qu'implique le langage (1) semblait le vouloir, et les Grecs avaient une confiance

(1) « Saint langage », dit Paul Valéry (*Charmes*, p. 76 : *La Pythie*).

entière dans le langage ; c'est avec sécurité que Socrate rappelle à Théétète ce mot d'Euripide: que notre langue est sans reproche, mais que notre pensée ne l'est point. Qu'on ôte tous les adjectifs, tous les verbes que nous joignons ci-dessus au nom *chien*, qu'on les intervertisse ou qu'on les remplace par d'autres, le substantif reste toujours : les Grecs pensaient que cette persistance, cette constance grammaticale marque que ce que désigne le mot ne dépend nullement de notre esprit, que c'est une réalité qui, n'étant pas perceptible à nos sens, subsisterait si même nos sens changeaient : alors elle nous semblerait autre, mais n'en serait pas moins ce

qu'elle est. Et il faut songer ici que tout ce que la science expérimentale nous donne aujourd'hui, la formation d'esprit que nous lui devons dès notre enfance, les Grecs, réduits à la géométrie, ne l'avaient pas... Bref, la thèse des choses en soi fut adoptée par Platon et par Aristote, et ils en ont fait une pièce essentielle de leur métaphysique. Or, c'est celle-ci qui évoluée au temps des alexandrins, adaptée par les Pères de l'Eglise aux croyances chrétiennes, oserait peut-être dire un moderniste, ou rencontrant la métaphysique chrétienne et absorbée par elle, c'est cette métaphysique grecque qui s'épanouit dans la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Mais peut-on parler ainsi d'une métaphysique commune à Platon et à Aristote? Oui, à un certain point de vue. En effet, leurs doctrines différentes ont des éléments concordants, et ce sont ceux-là justement que le christianisme a utilisés et que nous avons à considérer. Aristote donne la même solution ontologique que Platon au problème de l'être et du devenir. Et dans l'aristotélisme aussi bien que dans le platonisme, si la démonstration est logique, l'inspiration est religieuse, mystique ; c'est une erreur que de considérer les deux philosophes classiques de la Grèce comme de purs intellectualistes. Et d'abord, parce qu'il n'y a pas de purs intel-

lectualistes, tout raisonnement supposant une croyance préliminaire. Platon et Aristote présupposent que le bien absolu existe, qu'à mesure qu'on connaît et comprend mieux l'univers, on doit en apercevoir davantage la bonté et la beauté : c'est impossible à prouver et on ne l'essaya pas ; de la part des Grecs classiques, ce fut un vrai acte de foi. De plus, comme l'a montré M. O. Hamelin (1), Aristote considère, comme Platon, que Dieu est tout à fait hors de la portée de la raison humaine, et que l'homme ne peut l'atteindre qu'en se rendant semblable à lui, doctrine que Plotin achèvera logiquement,

(1) *Le système d'Aristote* (Alcan éd.).

lorsqu'il dira que ressembler à Dieu ne suffit pas aux âmes qui ont soif de lui, qu'elles désirent se fondre à lui, et qu'on ne le peut que par une contemplation mystique.

Cependant, est-il légitime d'appeler « métaphysique grecque » les quelques idées essentielles que nous venons d'indiquer ? Certes, ni la doctrine de Platon ni celle d'Aristote ne tient dans ces limites étroites. A certains moments, l'imagination de Platon contemple les Idées comme des dieux ; Walter Pater reconnaît presque dans le platonisme une sorte d'animisme poétique (1).

(1) Walter Pater : *Platon et le platonisme* (Payot, édit.).

D'autre part, M. Lasserre nous dit que, pour expliquer le monde, Platon et Aristote admettaient la coexistence de la matière et de Dieu : tout ce qu'il y avait de bon venait de l'attraction de la matière vers Dieu. Il y a pourtant le *Sophiste*, qu'on peut, il me semble, interpréter autrement. Il y a surtout le *Timée*, où paraît une sorte de sous-dieu, de médiateur entre le Bien absolu, la Perfection, et, d'autre part, le monde impur : le Démiurge, providentiel jusqu'à un certain point. Mais ce n'est là qu'un mythe, à vrai dire, et que Platon donne comme tel, dont il se sert pour se faire mieux entendre du peuple. Il y a enfin le stoïcisme, qui

n'entre guère dans le cadre que nous avons grossièrement dessiné. Mais qu'il soit entendu que nous appelons « métaphysique grecque » ce noyau d'idées essentielles.

Il est inutile d'exposer après M. Pierre Lasserre comment à Alexandrie la métaphysique grecque se pénétra, pour ainsi dire, des mystiques orientales et surtout du judaïsme; tous les efforts qu'elle fit pour concilier la transparente conception hellénique du Bien absolu, de l'Acte pur, insoucieux du monde, avec la conception juive d'un Dieu providentiel penché sur son peuple élu; comment elle ne put résoudre la grande difficulté qui naissait de l'impossibilité de con-

cevoir que l'imparfait eût pu naître du parfait; comment elle ne réussit qu'à l'atténuer en supposant un intermédiaire, un médiateur, le Verbe, ou toute une série d'émanations divines, de plus en plus mêlées d'impureté, entre Dieu et la création, mais ne réussit pas à expliquer que l'imperfection, pour légère, insaisissable, qu'elle fût à son origine, eût pu couler de la perfection; comment les philosophes chrétiens acceptèrent pleinement cette impossibilité, car elle provenait de vérités de fait, de vérités *historiques*, établies par les témoignages sacrés, et, identifiant le Verbe avec le Messie, admirent que le Verbe était Dieu même, consubstantiel au

Créateur : c'étaient là des mystères, voilà tout ; et comment se poursuivit le long travail qui fit du christianisme une philosophie aussi, qui lui rallia, à côté des pauvres gens heureux d'imaginer Dieu semblable à eux, des Juifs qui croyaient au Messie Jésus, les intellectuels qui avaient la culture hellénique ; comment les dogmes naquirent des discussions les plus subtiles, tranchées souvent par la considération de l'intérêt pratique de la religion, de la psychologie humaine, de « l'intérêt utile » (c'est l'expression de Mgr Duchesne) ; comment enfin, après les invasions barbares, le moyen âge continua, quoique dans un esprit plus sec et plus for-

mel, le travail des siècles précédents : si bien que la philosophie scolastique n'est que la philosophie gréco-alexandrine adaptée aux croyances chrétiennes, et nous offre simplement le dernier état de l'aristotélisme. Les termes de cet exposé peuvent faire naître des controverses. Sans nous y arrêter, retenons seulement que la métaphysique des entités, des archétypes, sur quoi était fondé l'hellénisme et qui régnait au moment où l'Eglise élaborait l'explication rationnelle de la religion, se trouva incorporée à la métaphysique chrétienne ou concordait avec celle-ci. Ni l'Incarnation, ni la Trinité, ni les Sacrements ne peuvent s'expliquer

sans les concepts d'« essence », de « substance ». Le Concile de Trente a édicté que la transsubstantiation, par exemple, ne doit pas s'entendre comme un symbole : c'est bien le corps du Christ qui remplace le pain et le vin; non pas le corps sensible du Christ, mais la substance divine, échappant à nos sens, qui se substitue à celle du pain et du vin.

Or, il y avait toujours eu, bien entendu, des philosophes nominalistes. Mais voici qu'à partir du XIVe siècle, le nominalisme commence de miner le réalisme ; alors naît l'idée de la science expérimentale. « L'étude de Guillaume d'Occam, a dit l'historien de la scolastique, M. Gilson, nous

permet de constater un fait historique capital, et que l'on méconnaît constamment, c'est que l'idée d'une science expérimentale a déterminé la dissolution de la scolastique aristotélicienne bien avant que cette science même eût réussi à se constituer. » Quand on jugea « vaine et sans valeur toute manière d'expliquer les phénomènes de la nature qui ne résulte pas de constatations expérimentales ou qui n'est pas susceptible d'être expérimentalement vérifiée » (Lasserre), la vieille solution métaphysique par les Idées et les Formes sembla périmée. Et les découvertes de Kepler, de Copernic, de Galilée, vinrent saper la domination de la philosophie gréco-

scolastique. Ecoutez aussi Montaigne (préludant à Pascal, dans son apologie de Raymond Sebond et du christianisme) : « Finalement, il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets... ; ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle. » Au XVII[e] siècle enfin, le mécanisme de Descartes s'imposa de telle façon que l'Eglise elle-même l'accepta, Arnauld comme Bossuet et Fénelon. Il ne touchait nullement à la religion : Descartes reconnaissait l'existence de certaines notions innées, intérieurement révélées, provenant de Dieu. Mais la théologie et la

philosophie eurent ainsi, désormais, des domaines distincts et séparés, quant à la scolastique, elle tomba tout à fait dans le discrédit. Au temps de Renan, on n'en parlait plus au séminaire qu'avec dédain ; ce qu'on enseignait, c'était un cartésianisme méreliait à la théologie par des liens de langé de philosophie écossaise, qu'on fortune. Au reste, on ne s'attachait qu'assez peu à l'étude de la philosophie...

Et hâtons-nous de dire que c'est là une « position » chrétienne et excellente. La foi est, ne peut être que gratuite : le chrétien aspire à Dieu avant que sa raison lui ait démontré Dieu, a-t-on dit, et, une fois Dieu démontré,

il n'est pas satisfait, car ce n'est certes pas de connaître Dieu qu'il a soif, mais de le posséder. Et rien ne le force — bien au contraire — à croire que Dieu ait doué l'homme d'une raison capable de l'approcher, du moins sans l'assistance de l'Esprit Saint qui a été accordée à l'Eglise lorsqu'elle a établi le Dogme: comment donc des difficultés sur la possibilité, non pas d'expliquer tel ou tel mystère (qui, par définition, échappe à l'entendement), mais d'en entendre humainement le commentaire, comment cela pourrait-il arrêter une âme qui, ayant soif justement de mystère et de foi, ne demande qu'à croire ces démonstrations mêmes? Aussi bien, on peut dire

que toute science, l'algèbre, la physique, la chimie, la géométrie, comporte quelque constatation d'évidence, c'est-à-dire un acte de foi. Admettons-nous la valeur de la raison et de ses principes élémentaires: identité, causalité? c'est un acte de foi. Nos sens constatent que les corps tombent au lieu de monter ; après quoi, nous supposons que c'est l'effet d'une attraction terrestre ; puis, que cette attraction produit invariablement le même effet; puis, qu'il faut la ramener à l'électro-magnétisme. On admet comme évident qu'il ne peut passer par un point qu'une seule parallèle à une droite; pourtant, les géomètres d'aujourd'hui échappent fort bien à

cette évidence en admettant qu'il en peut passer plusieurs; les axiomes de la géométrie non euclidienne, de la relativité, du calcul de l'espace à quatre dimensions sont tout à fait contraires au sens commun et pour le moins aussi difficiles à accepter que la transsubstantiation et même que son dogme. Le fidéisme est une hérésie, mais le rationalisme pur en est une autre : sans mysticisme, point de religion; et l'on peut se demander s'il n'était pas dans la juste mesure, ce pieux sulpicien, bon philosophe, mais qui mettait la théologie sur un autre plan et disait naïvement au jeune Ernest Renan : « Les Ecossais font du bien ».

CHAPITRE IV

LE NÉO-THOMISME

Une école s'est formée de nos jours, qu'il aurait fort scandalisée. Elle se propose, en effet, de faire renaître la scolastique et le thomisme. Laissons à de plus qualifiés le soin de décider si ce néo-thomisme traduit bien l'intellectualisme à base de mysticisme de saint Thomas. Gardons de nous demander s'il ne dimi-

nue pas la gratuité de la foi, et contentons-nous d'exposer brièvement ses raisons, qui sont fort bonnes.

Comment, dit en substance cette école, la philosophie gréco-scolastique pourrait-elle être atteinte par les résultats de la science expérimentale, puisque leurs plans d'action sont distincts? La métaphysique n'a pour objet que les causes réelles, les «causes finales», tout un monde transcendant où la physique n'a rien à voir, puisqu'elle ne s'occupe que des «causes efficientes» et ne regarde que la nature. Quand même l'humanité aurait entièrement renouvelé par l'expérience notre connaissance du monde sensible où les choses « deviennent »,

qu'est-ce que cela lui apprendrait sur le monde transcendant où les choses « sont »? Le métaphysicien ne considère pas les propriétés et les caractères physiques des corps; d'autre part, il ne raisonne pas sur les phénomènes comme le physicien et le mathématicien. Son domaine est tout autre : c'est celui de la substance, de sa matière et de sa forme, de l'essence réelle et de ses lois. Par définition, la science est inapte à prouver rien, soit pour, soit contre la métaphysique.

Ce raisonnement, qui est superbe, est également excellent. On y a répondu comme fit le philosophe au sophiste qui niait le mouvement : il marcha. Considérons donc à quoi

correspond ce monde des formes, des archétypes, des essences, des substances : très exactement au monde physique que les Grecs et les hommes du moyen âge imaginaient, mais nullement à celui que nous avons appris à connaître depuis quatre siècles.

Celui-ci est, dit M. Lasserre,

singulièrement plus vaste en ses proportions, plus mobile en ses compositions, plus complexe en son histoire, plus entrelacé en ses ressorts et ses lois, que l'univers des anciens. Sur le système planétaire, sur sa forme et ses conditions d'équilibre, sur le globe terrestre et les raisons de sa position relative dans l'espace, sur les espèces animales, végétales,

minérales, ainsi que sur leurs origines et leurs rapports, enfin sur tous les problèmes de la philosophie naturelle, cette métaphysique déduit dogmatiquement de ses hauts principes un ensemble d'affirmations assurées qui, non seulement sont à mille lieues des notions expérimentales que nous offre des mêmes objets le livre élémentaire d'un écolier d'aujourd'hui, mais encore y contredisent de la façon la plus formelle.

Par exemple, les Grecs faisaient du genre humain le but principal du monde. Cela nous paraît une audace bien ingénue, à nous qui savons la variété des races et des civilisations qu'offre la terre et qui entrevoyons

la parenté de l'homme avec les autres espèces animales. Mais on conçoit qu'un Grec, qui n'imaginait rien de tout cela, se fît d'autres idées sur la dignité humaine. Est-ce à dire, pourtant, que la métaphysique soit entièrement soumise au contrôle de la science expérimentale, puisse même l'être? Ou qu'elle ne soit que rêveries sans force? Certes non, répond M. Pierre Lasserre. Mais lorsque, comme dans le cas présent, elle implique un tel nombre d'erreurs physiques et reçoit de l'expérience un si total démenti, il faut la regarder comme sans valeur, périmée.

Le néo-thomisme le nie. Il nie que les erreurs de la sience ancienne soient

impliquées par la métaphysique gréco-scolastique, qu'elles en soient *déduites*. Il les concède pourtant ; il déclare même que la tournure d'esprit que les anciens devaient à leur philosophie, leur habitude de considérer le monde des « choses en soi », a pu les pousser à imaginer un monde physique artificiel, arbitraire, propre à leur fournir des exemples commodes à l'appui de leur thèse. Mais il maintient que la métaphysique gréco-scolastique n'est nullement liée à cette image par elle inventée et que la conception fausse du monde que se faisaient les anciens et les scolastiques est bien loin de s'attacher nécessairement à leur métaphysique.

« Rien de plus méprisable qu'un fait », disait (je crois) Royer-Collard, et cela ferait une bonne épigraphe au néo-thomisme. J'avancerai pourtant qu'en fait, si la métaphysique d'Aristote n'est pas l'origine de sa physique, elle paraît fort en être la suite, comme aussi bien l'indique l'étymologie (quelle faible *raison historique !*). Si ce ne sont pas les connaissances qu'il avait sur le monde qui dépendent de sa métaphysique, c'est celle-ci qui dépend de celles-là.

En somme, toute son œuvre est une logique, c'est-à-dire qu'elle revient à « ériger les nécessités du langage en expression des nécessités qui contraignent réellement l'uni-

vers » (1). Aristote n'avait à sa disposition qu'une masse de renseignements sur la nature, souvent controuvés et, à ses propres yeux mêmes, extrêmement divers ; d'autre part, il avait ce que la géométrie lui apprenait, notamment que la terre et les astres sont sphériques. Pour classer toutes ces données rationnellement et de la façon la plus générale, il devait ranger d'un côté les choses sublunaires, qui changent et dont le mouvement se fait naturellement en ligne droite, soit qu'elles descendent comme les pierres ou montent comme

(1) Cf. Jules Sageret : *Le système du monde* (Alcan, 1923) et la *Révolution philosophique et la science* (Alcan, 1924). O. Hamelin : *Le système d'Aristote* (Alcan, 1920).

le feu ; et d'un autre, les choses célestes qui semblaient varier à cause des positions (expliquées par la géométrie) qu'elles prenaient réciproquement (éclipses, phases de la lune), mais dont les changements n'étaient qu'apparents, bref qui n'avaient jamais changé ; et qui enfin se mouvaient circulairement. Et de cette distinction des choses célestes et des choses sublunaires, la métaphysique d'Aristote découlait logiquement. En effet, dans le langage comme dans l'astronomie se retrouvait le principe d'identité. Un mot désigne nécessairement toujours la même notion : un oiseau est un oiseau et n'est pas ce qui n'est pas un oiseau; et les adjec-

tifs, verbes, etc., qu'on accole au substantif, les qualités ou les actions qu'on prête à un oiseau n'empêchent pas le substantif de persister, ne peuvent que modifier les apparences de l'oiseau sans atteindre en lui l'oiseau réel, la substance immanente, l'oiseau en soi. Et l'organisation, l'ordre des choses célestes, tel que le décrivait Aristote, était conforme à l'organisation, à l'ordre du langage et de la pensée. Car ces sphères invariables, sans poids, inaltérables, qui tournaient comme tout le ciel autour de la terre et où chaque astre décrivait son orbe, ces astres eux-mêmes, ne fallait-il pas que cela fût d'une substance toujours identique à elle-même,

inaccessible aux sens, intelligible, bref que ce fût entités, choses en soi? Les corps célestes étaient comme des exemples de « substance ». Et Aristote tirait d'eux, comme du langage, les principes logiques : un corps céleste reste toujours identique à lui-même, sans qu'on y puisse jamais rien trouver qui ne soit pas lui. Tout concordait, tout se tenait : la physique d'Aristote s'achevait logiquement dans sa métaphysique en passant par son astronomie.

Aujourd'hui, les astres, ni rien dans l'univers, ne nous offre plus le moindre exemple de chose en soi, et la métaphysique gréco-scolastique a perdu tous ses liens avec la nature.

Tant mieux! dit M. Maritain, qui voit là pour elle une délivrance. Il est possible, mais on se demande si Aristote eût été de son avis.

CHAPITRE V

MÉCONNAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE RENANIENNE

Le néo-thomisme part d'une certitude préalable; son principe comme son but lui sont donnés. Peut-on dire, sans trop d'irrévérence, que toute métaphysique s'appuie ainsi sur une croyance ou y aboutit? Ce sont nos prédilections qui décident, au commencement ou à la fin, comme on

voudra, de notre choix entre les deux grandes idées de l'absolu où l'on peut (à la rigueur) résumer tous les débats sur l'origine du monde : arrivé à ce point, l'intelligence, c'est, comme on l'a dit (1), de comprendre qu'il ne s'agit plus de comprendre, qu'il s'agit de préférer. Et, humainement, le néo-thomisme sert une très noble cause. En assignant à l'intelligence un domaine où elle n'a accès, si l'on peut dire, que rigoureusement seule ; en lui offrant à élucider des problèmes dont la solution ne présente pas la moindre utilité pratique ;

(1) Julien Benda : *Lettres à Mélisande* (Le Livre, éditeur).

en lui donnant pour but des vérités dont la science expérimentale ne saurait faire nul usage ; bref en lui restituant une activité parfaitement désintéressée, M. Jacques Maritain poursuit un beau dessein. Mais il le poursuit avec une ardeur, disons même une sorte d'exaltation passionnée, qui l'entraîne parfois à des affirmations tranchantes, encore que dénuées de preuves, voire à de singulières injures. « Intelligence faible, le plus médiocre et le plus alambiqué des grands esprits; végétal immense et frémissant, mais creux et tout en feuilles; mimant l'intellection, ne la vivant pas, pourri d'artifice et jouant la spontanéité », voilà Renan, selon

M. Maritain (1). Quand on se rappelle que tant d'excellents esprits avaient usé leurs veilles à décrire cette « intelligence faible », ce « végétal creux », on se prend à souhaiter ici quelque commentaire justificatif.

Heureusement, nous avons celui de M. Henri Massis. Il est du plus vif intérêt, mais fort propre aussi, en certaines de ses parties, à nous faire comprendre comment, selon l'expression de M. Maritain, « l'ascendant de l'esprit métaphysique » avait pu entraîner les philosophes de l'antiquité à se créer une image entièrement

(1) Voir ses articles déjà cités.

fausse du monde physique. Sans doute emporté, lui aussi, par l'esprit métaphysique, M. Massis nous fait des idées de Renan une description qui, on le verra, ne ressemble guère à la réalité. Et non moins affirmatif et tranchant que son maître, son procédé habituel est de confronter certaines opinions cueillies dans les œuvres de Renan à celles que dicte la philosophie néo-thomiste, de constater leur discordance et de conclure à l'infamie de Renan, comme si celui-ci n'avait pu qu'obéir aux plus basses raisons personnelles en ne se rangeant pas à l'avis d'Aristote, considéré comme indiscutable et démontré. « Ce Renan était évolutionniste décidé

dès sa jeunesse, dit en substance Henri Massis : quel misérable! D'une manière générale, il préfère une philosophie du devenir à une philosophie de l'être : il faut que cet Ernest ait eu des vices affreux dans l'esprit. » Ne croyez point que j'exagère. On nous cite avec horreur (p. 69) un texte comme celui-ci, qui provient des *Cahiers de jeunesse*, je crois :

Le grand problème de la réflexion moderne a été de substituer la catégorie du devenir à la catégorie de l'être, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois, tout était considéré comme étant : on parlait de droit, de religion, de politique, de poésie, d'une façon absolue.

Maintenant, tout est considéré comme en voie de se faire.

Ou encore :

Le critique est celui qui prend toutes les affirmations et qui, embrassant toutes choses, n'a d'exclusion pour aucune.

Ou encore :

Henriette, il te manque une certaine impartialité, une certaine largeur ou tolérance qui fait à toute chose sa part, qui ne s'attache à rien exclusivement, qui n'est d'aucun parti, mais qui voit dans chacun une part de vérité à côté d'une part d'erreur, qui n'a pour personne ni exclusion ni haine, parce qu'elle voit la nécessité de tous ces mouvements divers

et le droit qu'a chacun d'eux, pour la part de vérité qu'il possède, de faire son apparition dans le monde.

Et Henri Massis de dénoncer là les marques d'une « incapacité de juger », d'une « continuité de fléchissement qui aboutit, en fait, à la méconnaissance de toute réalité morale », bref d'un égoïsme et d'un dilettantisme affreux.

Mais non! C'est du Hegel tout pur (1) (que quelques appréciations

(1) On sait que, pour Hegel, l'infini, Dieu, n'est pas un principe transcendant, une « chose en soi », extérieure au fini (autrement dit à la pensée et à la nature) : il leur est immanent. Le fini n'est qu'une aliénation de lui; mais ce n'est que dans le fini qu'il se détermine et qu'il prend sa réalité. Dieu se forme

morales, pour le dire en passant, ne suffisent pas à réfuter), et ces passages de Renan ne dénotent pas le moindre « fléchissement »; ils sont, au con-

donc au fur et à mesure que se déroule la vie de l'univers; le monde et l'esprit sont ses propres manifestations; pourtant, ils ne procèdent pas de lui : au contraire, il procède, il progresse en eux. Ainsi Dieu se crée peu à peu; il n'est pas, mais il sera : il devient. Tous les actes, toutes les pensées et les inventions, les religions, les arts, les productions intellectuelles, morales sont des moments de ce devenir. Mais Dieu se fait surtout par les efforts de l'esprit fini (c'est l'homme) pour prendre conscience de l'infini, du divin qu'il a en lui, c'est-à-dire pour être plus intelligent, pour perfectionner la science, la civilisation. Selon que chacun de nous contribue ainsi à augmenter, à rendre plus claire la conscience qu'a l'humanité de son essence divine, il contribue davantage à créer Dieu. (L'on sent ici d'où le jeune Renan,

traire, fort conséquents. Ils découlent de ce qu'il nommait son « dogmatisme critique », c'est-à-dire de l'ensemble d'idées qu'il avait embrassées au temps de sa jeunesse, — dogmatisme assez peu dogmatique qu'il a d'ail-

dépouillé de sa foi chrétienne, tire sa religion de la science.) Mais puisque sous la « catégorie du devenir » les opinions ne sont que des instants du progrès de Dieu ; puisqu'elles ne sont pas vraies à jamais et absolument, mais incomplètement ; qu'il y a dans toute solution, dans toute doctrine une part d'erreur à côté d'une part de vérité ; qu'on ne saurait enclore la vérité absolue dans une formule ; qu'enfin les contraires sont identiques et les oppositions des accords, il va de soi qu'il serait bien vain de s'attacher avec une intolérance trop exclusive à une opinion et surtout de s'évertuer à concilier dans un vaste système artificiel des vérités contradictoires. Voilà en gros la philosophie du devenir.

leurs dénoncé, précisément au nom de la critique, dans un âge plus mûr. Et certes, il est bien loisible de ne pas approuver la philosophie du devenir qui était celle de Renan. Mais il ne suffit pas de quelques déclarations péremptoires pour prouver qu'il a tort. En tout cas, il est souverainement injuste de lui prêter des motifs bas d'intérêt personnel dans le moment qu'il obéit si clairement et si logiquement à ses principes intellectuels. En ignorant ceux-ci, Massis néglige le centre même de l'intelligence qu'il veut décrire. Dénoncer comme des « erreurs » certaines conséquences, sans connaître ou considérer l'inspiration métaphysique dont elles découlent, ce

n'est pas de la critique, c'est de l'exorcisme.

Rien de plus légitime qu'un solide dogmatisme. Peut-être n'est-il pas mauvais qu'un critique se place à un point de vue fixe, bien déterminé, pour regarder les hommes et les œuvres, et qu'il marque nettement sa position intellectuelle et morale. Certes, un problème de mathématiques pures ne dépend que de l'esprit géométrique et de l'entendement, mais l'objectivité absolue dans les questions humaines n'est qu'une illusion, puisqu'elles se prolongent en nous. Le penseur qui s'appuie sur une doctrine préalablement arrêtée, qui marque clairement ses principes et ses

directions, qui même apprécie les faits d'après un critère bien net et bien établi, nous donne une garantie. Voilà qui est entendu. Mais encore faut-il que son dogmatisme n'empêche pas sa critique; encore faut-il qu'il ait pris la peine de s'informer soigneusement de son objet et qu'il soit entré dans les idées de l'auteur avec cette bonne volonté et cette complaisance sans lesquelles on n'entend jamais rien de ce qui est humain, ni surtout Renan.

Or Massis nous déclare lui-même qu'il a fondé son étude sur les cahiers, fragments, essais, que l'auteur de *Caliban* écrivit « entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année ». Les

Cahiers et les *Nouveaux Cahiers de jeunesse* ne sont que les notes prises au courant de la plume par un jeune homme de 22 et 23 ans, et ils ne nous donnent, comme la correspondance, que le premier jet d'une pensée d'étudiant. Quant à l'*Avenir de la Science*, lorsque ce gros volume fut commencé en novembre 1848, Renan avait 25 ans et 10 mois; il termina son ouvrage en avril ou mai 1849, âgé de 26 ans et 2 ou 3 mois. Il y avait versé sans trop d'ordre les idées dont sa tête était pleine; on lui conseilla de ne pas publier ce « paquet », ce « fardeau branchu qui s'accrochait de tous les côtés », et il le rangea dans un tiroir. Ce n'est qu'en 1890, moins de

deux ans avant sa mort, que, vieillard illustre, il se décida à révéler son « vieux *pourana* »; non qu'il s'en dissimulât les défauts — qu'il énumère: confusion, naïveté, exagération, idées ayant perdu à ses yeux leur justesse, quelques erreurs et, par exemple (notez cela), *sa foi trop absolue dans la valeur scientifique de la philologie,* — mais à titre de document, en quelque sorte, et pour montrer « comment un jeune homme, très franc et très sincère, pensait seul avec lui-même, il y a quarante ans ». En somme, « juger » (l'ouvrage de Massis s'intitule *Jugements*) Renan en se fondant principalement et même presque exclusivement sur ces notes et ce

manuscrit de jeunesse, c'est à peu près comme si l'on jugeait Victor Hugo d'après ce qu'il avait écrit avant 1828 : les *Odes et Ballades, Han d'Islande, Bug Jargal* et *Cromwell*.

On voit bien comment Massis se trouvait porté à cela : son étude sur Renan a pour sous-titre : *Le romantisme de l'intelligence*. Songez aux dates où Renan écrivait les textes qu'exploite son critique (1843-1848), songez à l'âge qu'il avait alors, étant né en février 1823, et vous comprendrez qu'il soit aisé de déceler certaines traces de romantisme; mais pour parler du romantisme *de Renan*, comme fait Massis, il semble qu'il faudrait d'autres preuves.

Et quelle interprétation tendancieuse, malveillante même, de ces juvéniles ouvrages! On monte en épingle des naïvetés, on oublie de restituer l'atmosphère en résumant impartialement les contextes. Parce que l'un de ces journaux intellectuels a pour titre : *Moi-même,* et parce que Renan s'examine et se décrit quelque peu, Massis déclare que « tout le prédestinait au romantisme de l'âme et de l'imagination » (p. 17). Pourtant, le jeune Ernest notait qu'il aurait à « étouffer l'ennui inséparable de la réflexion sur le moi », et ce n'est pas là l'indice d'un goût bien vif pour elle. « Au bout de quelque temps, dit Renan, une chose tout à fait incon-

nue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi ». D'où Massis tire que, « dès Saint-Nicolas, Renan avait pris l'idée que le talent prime tout » (page 28). Il paraît que la crise religieuse de Renan, telle qu'elle se révèle par ses lettres à sa sœur, ne saurait s'appeler une lutte intérieure. « Un tel débat intéresse bien peu la croyance, c'est, au fond, un problème d'économie domestique où la préoccupation de l'avenir matériel est seule envisagée » (p. 46, cf. p. 50-51). Et savez-vous sur quoi est fondée une allégation si grave? Sur le texte que voici:

Que veux-tu donc que je fasse? répond

Ernest aux objections d'Henriette. Je ne me flatte point le tableau (de l'état ecclésiastique)... Mais une de ces carrières toutes remplies d'occupations extérieures répugne à mes goûts; là on ne vit pas avec soi, on ne réfléchit point, *on est étranger avec soi-même...*

Ou encore on nous dit que sa négation du surnaturel, « Renan la fonde sur la philosophie du devenir, *parce que,* plus qu'aucune autre, elle est propre à dissoudre tout jugement ferme de l'esprit ». Mais ne serait-ce pas plutôt *parce qu'il* la croit rationnellement vraie? Et toute l'étude est faite dans cet esprit.

C'est que le juge de Renan a un préjugé contre l'accusé (pour ne pas

dire davantage), et cela n'aide pas à sa justice. Le jeune auteur de l'*Avenir de la Science* prête aux prétendues *sciences* philologiques (1) une importance exagérée, comme il l'a formellement reconnu par la suite. C'est pour-

(1) On a soutenu qu'elles ont, au moins, une méthode scientifique. M. Ch.-V. Langlois assure dans son *Introduction aux études historiques* que si divers travailleurs, chacun à part soi, préparaient un cartulaire, une édition critique, ou même l'historique d'un petit événement d'après des documents bien étudiés à l'avance, ils devraient arriver au même résultat, sauf erreur commise par l'un ou l'autre d'entre eux. Rien de moins certain. Et la « méthode » dont il est question ici est assez comparable à une règle de jeu. M. Joseph Bédier l'a montré de la façon la plus claire à propos des fameuses règles suivies par les philologues allemands pour établir leurs éditions critiques. Cf. J. Boulenger... *Mais l'art est difficile!* 3e série, page 191-200.

tant la thèse excessive de l'*Avenir* que M. Massis nous donne comme l'opinion *de Renan*, et, en nous l'exposant, il l'aggrave encore.

L'histoire, fait-il dire à son auteur (p. 61-62), est la « philosophie même, la seule explication possible » du « réel », et la *philologie*, « par ses *recherches objectives, est destinée à remplacer les pures spéculations philosophiques* »... Massis, naturellement, n'a pas de peine à démontrer que les recherches objectives de la philologie ne sauraient « remplacer les pures spéculations philosophiques »; qu'il faut, en effet, une philosophie pour relier les faits historiques, les expliquer et même pour les

établir ; qu'un historien nécessairement « aboutit à des conclusions qui portent sur le fonds des choses », etc... Et de déclarer charitablement, pour conclure, qu'en soutenant cette thèse, Renan n'avait pas d'autre dessein que de « construire la légende de Renan » (à 25 ans !), d'établir que ce sont « les faits seuls » qui l'ont conduit à rejeter la foi, et qu'il est sorti du christianisme par « la voie royale de l'histoire et de la critique ».

J'avoue que lorsque je lus ces *Jugements*, il me parut invraisemblable que Renan eût soutenu de tels enfantillages. Je voulus donc vérifier : je recourus à Renan lui-même et reconnus que sa thèse n'était pas préci-

sément celle-là; il est même à remarquer que Massis, et citant entre guillemets, déforme légèrement les textes.

RENAN CITÉ PAR MASSIS	TEXTE AUTHENTIQUE DE RENAN
L'histoire est la vraie philosophie de notre temps... La *Révolution*, qui, depuis 1820, a changé complètement la face des études historiques ou, pour mieux dire, qui a fondé l'histoire, est un fait aussi important que l'apparition de quelque nouveau système.	L'histoire, *non pas curieuse, mais théorique, de l'esprit humain*, telle est la philosophie du XIXe siècle... La *révolution*, qui, depuis 1820, a changé complètement la face des études historiques ou pour mieux dire, qui a fondé l'histoire *parmi nous*, est apparemment un fait aussi important que l'apparition de quelque nouveau système.

Le mot de *révolution* a un sens particulier lorsqu'il est écrit avec une majuscule : il signifie alors la Révolution française. Renan entendait seulement parler du changement qui s'est brusquement produit dans les sciences historiques au XIXe siècle. Mais Massis considère que la Révolution est une des manifestations du romantisme : comme il lui serait précieux de voir ce Renan, dont il veut faire le type même du « romantisme de l'intelligence », témoigner que c'est l'esprit de la Révolution qui a donné un nouvel essor à ces haïssables études historiques! De là, sans doute, cette erreur de *Révolution* pour *révolution*.

Encore n'est-ce là qu'un point de détail sans grande importance. L'autre lapsus a plus de conséquences. On entend bien, en effet, que cette « histoire, non pas curieuse, mais théorique, de l'esprit humain » dont parle Renan, ce n'est point la philologie, l'érudition, mais une philosophie de l'histoire. L'*Avenir* distingue parfaitement les deux choses, et il n'est, pour s'en assurer, que de lire le contexte que Massis a remplacé par des points de suspension :

L'histoire, non pas curieuse, mais théorique, de l'esprit humain, telle est la philosophie du XIXe siècle. Or cette étude n'est possible que par l'étude immédiate des monuments, et ces monuments ne sont

pas abordables sans *les recherches spéciales du philologue.*

Et plus loin (p. 135 sq. de l'*Avenir*) :

C'est donc dans la philosophie qu'il faut chercher la véritable valeur de la philologie. Chaque branche de la connaissance humaine a ses résultats spéciaux qu'elle apporte en tribut à la science générale des choses et à la critique universelle, l'un des premiers besoins de l'homme pensant... L'union de *la philologie* et de *la philosophie*, de *l'érudition* et de *la pensée*, devrait donc être le caractère du travail intellectuel de notre époque. C'est *la philologie ou l'érudition* qui fournira au penseur cette forêt de choses..., sans laquelle *la philosophie* ne sera jamais qu'une toile de Pénélope... *Le*

penseur suppose *l'érudit.* Sans doute les deux rôles peuvent se séparer, et *ce partage même est souvent désirable.* Mais il faudrait au moins qu'un commerce s'établît entre *ces fonctions diverses.*

Ainsi Renan n'a pas soutenu, comme l'écrit Massis, même dans l'*Avenir de la Science*, que « la philologie est, par ses recherches objectives. destinée à remplacer les spéculations philosophiques ». Au reste, il n'y a pour s'en assurer (si les textes que je viens de citer ne suffisaient pas) qu'à ouvrir le livre à sa première page . on y lit, dans la dédicace même, cette phrase où l'auteur résume sa thèse :

La science de l'esprit humain doit *sur-*

tout être l'histoire de l'esprit humain, et cette histoire n'est possible que par l'étude patiente et philologique des œuvres qu'il a produites à ses différents âges.

Plus tard, l'auteur a même rabattu beaucoup de sa foi dans la philologie: tout le monde connaît, notamment, son mot fameux sur les sciences historiques, « petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans cent ans », et diverses autres appréciations du même genre... A vrai dire, ces appréciations-là, Massis se les rappelle fort bien, et il les cite, mais vous allez voir :

Renan, qui, *tout à l'heure*, faisait de l'histoire « une géométrie inflexible »,

qui assignait aux sciences historiques une portée indéfinie, aboutit à cette limitation singulière... « Le propre de ces études, dit-il, est, aussitôt qu'elles ont atteint leur perfection relative, de commencer à se démolir. »

Tout à l'heure!... Savez-vous ce qu'il faut entendre par ce *tout à l'heure?* Un intervalle de quarante ans, pas moins. Car cette phrase sur les sciences historiques qui se démolissent à mesure qu'on les bâtit, elle est bien dans ce même volume de l'*Avenir de la Science* où l'on trouve affirmée la valeur de l'histoire, seulement c'est dans l'introduction (p. XIV). Or, cette introduction date de 1888, tandis que l'ouvrage même a été com-

posé entre novembre 1848 et avril ou mai 1849 : et ainsi ce qu'on nous donne comme une contradiction de l'auteur est une correction apportée par lui-même, âgée de 65 ans, à sa pensée d'homme de 25 ans !

En somme, ce qui fait que le juge de Renan est injuste pour l'accusé, c'est une erreur de principe. Il voit l'œuvre de son auteur tout entière sur le même plan, je veux dire hors de l'histoire, précisément. Il la regarde statiquement et dans l'espace, au lieu de la considérer dynamiquement et dans la durée. Il croit enfin qu'on peut trouver tout Renan dans ses textes de jeunesse. Or, il n'est rien de moins statique que Renan. Certes, il est

toujours demeuré ferme dans ses principes ou tendances; mais, à cause de cela même, il est souvent revenu sur ses idées de détail pour les corriger, les perfectionner en les nuançant ; de sorte qu'il faut, pour saisir celles-ci, les suivre tout d'abord à travers le temps. La pensée de Renan ne saurait être vraiment bien connue hors de l'histoire. Du moins *en tant que pensée de Renan:* car il va de soi qu'un philosophe soucieux de la vérité absolue ne s'intéressera guère aux rapports d'idées en tant que proprement renaniens; mais il ne saurait en être de même du critique qui prétend « juger » Renan.

CHAPITRE VI

L' « HISTORICISME »

C'est ainsi que l'exemple de Massis, contempteur de l'histoire, nous fait paraître, justement, l'utilité de la discipline historique, qui enseigne d'abord à respecter scrupuleusement les textes et à tenir un compte exact de la chronologie. Faute de l'avoir fait, le juge de Renan prête à l'accusé une doctrine telle qu'il se trouve amené

à suspecter la bonne foi de celui à qui il l'attribue. Reconnaissons d'ailleurs qu'il montre fort bien que l'histoire n'est pas, ne saurait être une science pure (à vrai dire, je ne vois pas que personne ait jamais sérieusement soutenu le contraire) et que l'histoire ne peut se passer de philosophie (nous avons vu que Renan est bien loin d'en disconvenir). Mais qu'est-ce donc que l'on reproche si fort à Renan? M. Maritain va nous le dire à son tour : il appelle cela l'« historicisme », et ce n'est pas très clair, mais non point pour la raison qu'il croit :

A l'usage aberrant de l'intelligence (1) dont Renan nous fournit le type le plus pur, ce qui répond adéquatement dans la science, c'est l'historicisme du même Renan employer l'histoire comme succédané du savoir, et donc la faire servir à se passer du savoir, voilà la formule la plus simple (bien qu'accessible, je le crains., aux seuls philosophes) de cette corruption du véritable esprit historique. Un métaphysicien dirait qu'elle ne laisse plus subsister dans les choses qu'un enchaînement universel de *per accidens.*

(1) L'intelligence « aberrante », est-ce encore l'intelligence? Pour M. Maritain, oui, puisque pour lui la raison est contrôlée par la foi. Pour qui n'a pas cette foi, « usage aberrant de l'intelligence », c'est un non-sens. Il est difficile de s'entendre quand on ne parle pas la même langue, et M. Maritain exige qu'on lui accorde d'abord la sienne, qui est parfois singulière.

L'historiciste est un mythologue; il ne nous dit pas ce qui a été; il rend raison, par un récit explicatif aux engrenages bien huilés, de ce qui aurait pu être : par exemple de ce qu'aurait pu être l'évolution des espèces vivantes dans un univers darwinien, ou de ce qu'aurait pu être la genèse et le développement du christianisme dans un univers hégélien où les mêmes événements se fussent réfractés. Il est ainsi amené à tout recréer dans sa tête et reconstituer par le fond, n'étant limité dans cette opération démiurgique que par les bornes du sujet qu'il a choisi de traiter (...). Enfin, il n'a pour moyens d'explication universelle que les dispositions, variations et péripéties du sujet humain, soigneusement détaché des objets intelligibles, vrais ou faux en soi, qui le mesurent, et réduit dès lors, si notre

historiciste est marxiste, à ses besoins de ventre; s'il est poète ou musicien, à ses valeurs lyriques et affectives, éthiques et esthétiques.

On se demande si les philosophes eux-mêmes, à qui M. Maritain s'adresse exclusivement, pourraient trouver quelque logique à ce morceau. Car enfin, « employer l'histoire comme succédané du savoir, et donc la faire servir à se passer du savoir », c'est croire d'abord que l'histoire, au sens étroit du mot, la narration d'une série d'événements, une énumération chronologique de faits que n'ordonne aucune loi générale, cela peut être une science véritable et une philosophie,

ou en tenir lieu. Jamais Renan n'a rien dit de pareil, contrairement à ce qu'imaginent M. Massis et, comme on le voit, M. Maritain ; et l'on se demande si personne a jamais pu soutenir un tel enfantillage.

Mais ce qui fait paraître bien singulière la pensée de M. Maritain, c'est la suite. « L'historiciste... rend raison par un récit explicatif »... Quoi! ce même historiciste, le voilà donc qui raisonne, qui explique, maintenant, et donc généralise, dégage des lois? Il explique « ce qui aurait pu être »? Alors, en raison d'une théorie préconçue, d'une philosophie nécessairement. Et voyez en effet: s'il est darwinien, il montre que

les espèces vivantes ont évolué: s'il est hégélien, il montre que le monde travaille de tous temps à « créer Dieu »; s'il est marxiste, il montre que l'humanité est conduite par les besoins de son ventre, etc. Bref, l' «historiciste », c'est un penseur qui cherche à vérifier dans les faits des lois ou de prétendues lois, qui les interprète en fonction d'un système, erroné peut-être, mais philosophique; bref, qui est tout le contraire de ce que M. Maritain nous dit qu'il est dans la première partie de son commentaire.

Sans doute, M. Maritain s'est-il aperçu, à la réflexion, de cette contradiction : en effet, il s'est depuis lors expliqué... Et, en dernière analyse,

c'est bien simple, l'« historicisme », si simple même que la nécessité de ce nom en *isme* ne se fait pas vraiment sentir... Ah! méfions-nous toujours des mots en *isme!*

L'historiciste n'est pas celui qui rattache la succession des événements à quelque système de causes fixes et permanentes. Au contraire, c'est celui qui prétend tout *expliquer* par un bel enchaînement de causes *per accidens*, de causes simplement historiques. (Une pomme tombe. Pourquoi? Parce qu'elle est attirée vers la terre selon la loi de Newton : cause liée à la nature des choses : cause « scientifique ». Parce qu'un coup de vent a passé, ou qu'un enfant a secoué le pommier : cause contingente, cause simplement « historique ».) Le mal vient

ici de ce que l'on imagine qu'un enchaînement de successions bien liées dispense de scruter *ce qu'est* l'objet.

Eh bien, en ce cas, Renan est peut-être une « intelligence faible » et un « végétal creux », mais il n'est pas un « historiciste ». Répétons-le : il estimait, au temps de l'*Avenir de la Science*, et un peu plus tard aussi, que la philosophie future tiendrait grand compte des sciences, serait en très grande partie fondée sur elles, serait nécessairement, jusqu'à un certain point, la généralisation de leurs résultats. Et principalement des résultats de l'histoire, car l'histoire nous retrace le « devenir » de l'humanité, le développement de la conscience que

l'humanité prend peu à peu d'elle-même, la création progressive de la conscience suprême du monde, qui est Dieu. A cet égard, l'histoire des religions lui semblait particulièrement intéressante, car les religions étaient à ses yeux des témoignages directs de la pensée de l'humanité sur Dieu, et, pour ainsi dire, des étapes importantes de la création du divin ; à ce titre, elles étaient toutes vénérables et vraies. Voilà la thèse la plus avancée, la thèse excessive de Renan, celle de sa jeunesse. Mais, même en ce temps, il avait une philosophie préalable : l'*Avenir* est un livre touffu, gâté d'éloquence, où l'auteur s'emporte à tous moments, et l'on peut,

en en citant quelque phrase isolée de son contexte, y trouver une assertion contraire à ce que je dis ; mais mille autres établissent que, lorsque Renan parle de l'« histoire », il ne pense pas seulement à la « philologie »; que l'histoire, ce n'est pas seulement pour lui une suite chronologique de faits, avec leurs explications contingentes, mais aussi une philosophie de l'histoire; que ce sont les faits établis par la philologie et interprétés selon la métaphysique du devenir. Tel est le sens indiscutable de son premier ouvrage. Et, par la suite, il a beaucoup rabattu de sa confiance en la philologie même : il a admis que l'histoire (au sens étroit du mot) n'est

pas une science à proprement parler, qu'elle n'est qu'une « science morale », une science « conjecturale », d'où il suit qu'elle ne saurait permettre qu'on fonde solidement sur elle : c'est précisément ce que demande M. Massis ; c'était, comme on voit, accordé d'avance. — Mais en même temps Renan marquait moins de confiance dans la « métaphysique abstraite ».

Ainsi, d'une part Renan se défie de la philosophie *a priori* ; d'autre part, il n'a plus grande confiance dans la suspecte philologie... Voilà. Il doute... Et cela indigne M. Maritain, et cela indigne M. Massis. Pourquoi? Parce qu'eux ils considèrent

comme évident et démontré ce que Renan eût peut-être appelé « certaines vues sur l'infini ». Cela les indigne à ce point qu'ils méconnaissent l'honnêteté, la sincérité pourtant éclatantes de Renan, et jusqu'à la valeur des idées qu'il a apportées en dehors de la métaphysique, de toutes ses belles et larges études sur la société, la morale, la politique, etc. Mais peut-être M. Maritain et M. Massis eussent-ils bien étonné Renan à son tour, lui qui s'est toujours si soigneusement gardé d'un dogmatisme exagéré! Et s'il eût vécu de nos jours, il eût bien pu s'amuser à opposer à la certitude philosophique de son « juge » une autre certitude philosophique.

Car, n'est-ce pas? *il n'est* rien d'immobile et de fixe. *il n'est* que mouvement et changement: *il n'est point* de choses. *il n'est que* des actions. des élans, des courants d'activité: *il n'y a* que « du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant »; *il faut* par intuition se placer dans le mouvement, pour « penser en durée et non en espace »; bref, l'univers est « un simple flux, une continuité d'écoulement, un devenir »? Et les choses en soi, les substances. les essences, ce ne sont que des mots vides? Tout est durée : autrement dit, tout est histoire... Ainsi (et toujours à la manière affirmative de Henri Massis), considérant qu'on ne peut se soustraire intellec-

tuellement à des vérités si hautement certaines et parfaitement démontrées que celles de Bergson, je laisse à penser comment Renan aurait pu à son tour juger son « juge », et quels affreux motifs d'intérêt personnel, quelle sinistre psychologie il aurait pu s'amuser à lui prêter charitablement, pour s'être soustrait à l'étreinte de « la vérité »!

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE DE RENAN

A cause de son attitude extérieure à l'égard de la religion, Renan passe pour un démocrate ; les partis de gauche le célèbrent, ceux de droite le honnissent ; pourtant, il a été foncièrement « conservateur ».

En politique, on l'a d'abord accusé de s'être contredit. Rien de plus faux : il est là, comme ailleurs, fort bien d'accord avec son « inspiration mé-

taphysique ». Il ressort de la philosophie du devenir que, le but de l'humanité étant de prendre conscience de son absolu, un individu est d'autant plus intéressant qu'il l'y aide davantage par ses actions. De même l'Etat. Si c'est utile à son dessein propre, qui est de faire triompher « l'idée supérieure », il ne doit pas hésiter à sacrifier les individus. La justice, pour lui, c'est sa volonté : raison d'Etat. La liberté individuelle ne saurait exister que dans la mesure où elle ne gêne en rien la sienne, c'est-à-dire son pouvoir. Et parce qu'il est bon que l'Etat soit aussi apte que possible à remplir sa mission, le gouvernement le plus désirable est le gouvernement le plus

fort. La tyrannie semble donc le meilleur régime politique, d'autant qu'un homme seul est plus capable qu'une collectivité de comprendre le but supérieur de l'Etat et de le poursuivre. Quant aux rapports des Etats entre eux, il en va d'eux comme des rapports des individus : le faible est sans droit vis-à-vis du fort; le vainqueur a raison nécessairement; puisqu'il réussit, il a la justice pour lui (le droit, c'est la force). Et au-dessus des Etats, il y a l'humanité, qui se trouve dans même rapport avec eux que l'Etat avec les individus.

Tels sont les principes de la politique renanienne. « Les républiques de l'antiquité, où chacun était forcé

de s'occuper des querelles de partis, étaient des séjours incommodes. On y était sans cesse dérangé. » Il a toujours pensé que le but de la politique était, non pas d'augmenter l'empire d'une nation, mais d'assurer aux penseurs et aux savants qui forment la conscience de l'humanité, la tranquillité qui leur est nécessaire pour travailler. Aussi fut-il toujours conservateur.

A 25 ans, au temps de la révolution de 48, il se crut un instant démocrate, par romantisme (1); mais il suffit d'ouvrir l'*Avenir de la Science* pour

(1) Voir les *Nouvelles lettres intimes* (1846-1850) et *Du libéralisme clérical* (15 mai 1848).

voir qu'il était justement le contraire. Qu'y dit-il, en effet? Premièrement, que l'humanité n'a nullement pour fin le bonheur des individus, mais « la plus grande perfection de tous », et que « le bien-être matériel n'a de valeur qu'en tant qu'il est dans une certaine mesure la condition indispensable de la perfection intellectuelle ». Il s'ensuit que la raison d'Etat est tout et le droit de l'individu rien; et que, de même, l'intérêt d'un Etat n'est rien par rapport à l'humanité : Renan ne fut jamais nationaliste, au contraire (d'ailleurs, nul Français ne l'était encore en ce temps-là; on pouvait alors s'offrir ce luxe). L'égalité ne lui semble même pas souhaitable :

l'esclavage est juste et bon, s'il peut être utile aux fins idéales de la société : et mieux vaut l'abrutissement du peuple, l'arbitraire, la plus étouffante tyrannie qu'un Etat où tous les droits seraient respectés, mais où l'on ne créerait rien; en effet, « le but de l'humanité n'est pas que les individus vivent à l'aise », mais que « la perfection se fasse » : « Louis XIV eût-il bâti Versailles s'il eût eu des députés grincheux pour lui rogner ses budgets? » Des deux sortes de libertés (liberté extérieure et liberté de pensée), la France n'a jamais compris que la première; pourtant, la seconde seule compte, et pourvu qu'il la procure, peu importe que le gouverne-

ment soit absolu. Il est presque inutile d'ajouter que le jeune Renan est l'ennemi de la Révolution et considère dès cette époque le suffrage universel comme une absurdité assez honteuse. Voilà comme il est démocrate en 1848-49. Il répète fidèlement la leçon de ses maîtres allemands. Dès qu'il aura dépouillé sa foi romantique au Dieu Populo, et pris pleine conscience de lui-même, il devra être, comme Hegel, partisan du régime d'autorité.

Et en effet, aussitôt après 48, « dégoûté du peuple », comme il dit, il n'a plus que de l'antipathie pour la démocratie. Comme la seule chose importante, selon lui, c'est qu'un

petit nombre de savants puisse travailler à « augmenter la conscience du monde », il lui semble bon que le gouvernement soit aussi fort que possible, et il s'accommoderait à merveille de la tyrannie, pourvu qu'elle lui permît de penser à sa guise. Le socialisme lui répugne par son matérialisme. L'amélioration du sort des basses classes ne lui semble même pas souhaitable, ni l'instruction publique, ni la suppression de l'inégalité : il veut, au contraire, restaurer l'aristocratie patricienne. Le suffrage universel continue d'être à ses yeux, non seulement absurde, mais dangereux. Voilà le « libéralisme » de Renan, sous l'Empire, qui fait très

bon marché de la « liberté » civique. S'il accorde pratiquement quelques concessions, c'est (il le dit) pour ouvrir une soupape de sûreté et éviter une explosion populaire. Au lendemain de la guerre, il en arrive à une doctrine qu'aujourd'hui pourrait presque avouer l'Action Française. Et ainsi jusque environ 1878.

Le 14 octobre 1877, les élections se firent sur la politique romaine : les conservateurs avaient soutenu l'intervention contre le royaume d'Italie en faveur du pouvoir temporel, que Renan désapprouvait de toutes ses forces; ils furent battus et se trouvèrent 208 à la Chambre, contre 335 républicains. Alors Renan, en bon

conservateur, commence de se résigner à la République, puisqu'elle donne des preuves de solidité; mais avec quel dégoût! C'est pour lui le règne de la médiocrité; il ne s'en console qu'en songeant que « tous les pays viendront, chacun à son tour, à l'état où nous sommes ». Bref, il s'accommode du nouveau régime comme on s'accommode d'une infirmité. En 1881, il considère comme un bonheur l'échec de Gambetta. Mais quoi! la République est une sorte de religion à l'usage du peuple : une assurance contre la révolution; et surtout elle dure : si bien qu'il finit par se dire, en 1883, que peut-être la démocratie deviendra-t-elle aussi confor-

table que l'était la monarchie libérale de Juillet, qui reste pour lui le moins mauvais des gouvernements ; il ajoute d'ailleurs, dans le même volume des *Souvenirs*, qu'il se résignerait volontiers à « servir (...) un tyran philanthrope, instruit, intelligent et libéral »). Néanmoins, ce n'est que dans ses tout dernières années, rassuré décidément par l'allure conservatrice du régime, qu'il se mit à en parler avec l'indulgence souriante qu'il avait alors pour toutes choses — mais sans cesser de regretter la monarchie héréditaire (« en 1848, on s'imaginait que, sans dynastie, on peut constituer un cerveau permanent à une nation; de là une fâcheuse diminution

de la raison centrale, le *sensorium commune* de la nation se trouva réduit à presque rien », dit-il en 1889 dans sa réponse à Claretie), ni l'aristocratie sociale (voir *ibidem*) — en tout cas sans approuver les dogmes de la démocratie : et ni le droit du peuple à choisir son propre gouvernement (« l'erreur capitale... est de déférer à la masse la question qu'elle sait le moins résoudre : la question de la forme du gouvernement et le choix du souverain »), ni le suffrage universel (« une moyenne d'opinion inférieure à la portée d'esprit du souverain le plus médiocre, appelé au trône par les hasards de l'hérédité »), ni la Révolution (« maladie sacrée »

dont on ne peut encore juger les résultats en 1889 et dont, en 1891, on peut seulement espérer qu'ils seront durables), ni l'égalité (« l'inégalité est inscrite dans la nature », 1890); à peine est-il alors partisan de l'instruction publique, ou plutôt il ne l'est qu'avec restriction : par crainte de « l'école libre » et parce qu'il pense que le peuple un peu éclairé (mais pas trop) résistera mieux aux divers fanatismes.

Au total, Renan a couvert tout le monde de politesses à son ordinaire; mais ses conclusions intellectuelles sur la politique n'ont jamais varié : il a exposé ses théories antidémocratiques amplement, nettement et fré-

quemment, tandis qu'il n'a jamais tenté d'expliquer rationnellement que la démocratie fût meilleure que la monarchie. Mais, conservateur, ce qu'il redoutait avant tout, c'étaient les bouleversements sociaux qui gênent l'étude intellectuelle : il s'est donc rallié à la République, qui lui semblait le plus médiocre régime, mais en fait solidement établi. (Notons, au reste, que la République bourgeoise et aristocratique de ce temps-là n'avait rien de commun avec la démagogie d'à présent.) Et voilà l'homme que les « hommes de gauche » brandissent comme un drapeau, tandis que ceux de « droite » n'ont pas assez d'antipathie et de sévérité pour lui !

En fait, à cette heure, les partis catholiques, dans les pays où il en existe, sont bien loin d'être en majorité des partis de droite, lorsqu'ils sont puissants. En Allemagne, les syndicats d'ouvriers chrétiens, qui font la principale force du centre catholique, sont fort socialistes: en Italie, le parti « populaire », dirigé par Dom Sturzo, s'oppose au fascisme et a des tendances nettement étatistes et socialisantes; en Belgique, si les catholiques wallons sont plutôt conservateurs, les catholiques flamingants, qui sont plus forts, collaborent volontiers avec les socialistes; en Autriche, les catholiques antiallemands qui forment le gros de la majo-

rité s'intitulent chrétiens sociaux. Chez nous, les catholiques, en majorité, ne paraissent pas s'accorder avec les monarchistes, et s'ils finissent, sous la pression de l'anticléricalisme, par fonder un parti, celui-ci aura en tout cas une importante aile gauche, qui sera fort démocrate, voire socialisante, et qu'on voit se dessiner déjà. En revanche, presque partout (hormis les pays en grande majorité protestants), les conservateurs sont catholiques ou s'efforcent de rallier les catholiques pour se renforcer. En France, c'est aussi parce qu'il est malaisé d'être anticatholique lorsque, peu porté à la mystique des entités (Peuple, Liberté, Droit, etc.), on se

tourne vers le passé de la patrie pour y chercher des leçons utiles, et qu'on s'aperçoit aussitôt que c'est le catholicisme qui a modelé l'âme française. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la *Vie de Jésus*, étant honni par l'Eglise, le fut également par les conservateurs dont pourtant il partageait les idées. C'est cela aussi qui le rejeta, presque malgré lui, vers les démocrates et le disposa, vers la fin de sa vie, à se rallier à la République, comme firent d'ailleurs beaucoup d'entre eux. Mais encore une fois, il suffit qu'il ait estimé que le nouveau régime était solide pour qu'il soit justifié philosophiquement de l'avoir accepté, puisqu'il a toujours répété que le seul

but de la politique était de permettre au monde de créer Dieu, ce qui se traduit en un langage moins hégélien par : permettre aux savants et aux penseurs comme Renan de faire leur œuvre en toute tranquillité.

On ne lui en a pas moins reproché son indifférence à la chose publique. C'est une étrange erreur. De 1848 à 1876, il a pris soin d'exposer lui-même souvent, et en grands détails, et avec autant de passion qu'il en pouvait mettre, ses vues sur les diverses formes de l'Etat (1) : aussi serait-il

(1) *Philosophie de l'histoire contemporaine, M. de Sacy et l'école libérale, La Mo*

bien surpris d'apprendre qu'on lui a fait parfois grief de ne s'y être pas intéressé. D'ailleurs n'a-t-il pas été candidat? On lui reproche de ne s'être pas rangé aveuglément à un parti. Cela l'aurait encore plus étonné. « Comment l'eussé-je pu faire? aurait-il répondu. Pour entrer dans un parti, pour me conformer au gabarit, m'emboîter en quelque sorte, ne serais-je pas forcé de rogner ici, ajouter là quelque chose à mes idées, et même d'en renoncer quelques-unes? » Cela lui aurait semblé le com-

narchie constitutionnelle, La Réforme intellectuelle et morale, Dialogues philosophiques, etc...

ble de l'immoralité. Puis, il arrive que les partis adaptent ou modifient leurs doctrines, bref qu'ils évoluent : et changer ainsi de principes avec son parti, on estime assez communément que c'est se montrer inflexible ; tandis que conserver ses idées, lorsque le parti en change, cela s'appelle se comporter en girouette. Hâtons-nous d'ajouter que cette opinion est parfaitement défendable. Mais Renan n'en serait pas tombé d'accord.

Au reste, le travail pratique des politiciens, il l'appelait dès 1848 un « humiliant labeur », et, en dépit de sa candidature aux élections, son sentiment sur ce point ne paraît point, par la suite, avoir sensible-

ment varié (1). C'est que les députés lui semblaient manquer d'infini ; avait-il tort ? A son avis, les politiciens contribuent peu aux fins idéales de l'humanité. Mais c'est là un reproche qu'il aurait également adressé aux marchands, aux industriels, et généralement à tous ceux qui ne se donnent pas exclusivement à des spéculations intellectuelles. Néanmoins, de cette attitude de Renan (plus encore que des scandales qui ont éclaté à la Chambre) est né le mépris qu'a professé pour les parlementaires toute la génération littéraire des années 80,

(1) *Avenir de la Science*, p. 446-7 (morceau repris et amélioré dans les *Etudes d'histoire religieuse*, p. 339-340, 352-3), 451-5. Cf *Essais de morale et de critique*, p. 5-6, etc.

qu'il a si fort influencée. Jusqu'à l'affaire Dreyfus, rien n'a paru plus ridicule aux intellectuels que de s'intéresser pratiquement aux affaires du pays, et le nom d'« homme politique » a paru presque déconsidérant. On en trouverait aisément la preuve (et il serait amusant de la chercher) dans les ouvrages célèbres de ce temps, depuis le *Lys rouge* jusqu'aux *Contemporains*. Nos descendants se feront une idée peu flatteuse de l'intelligence et de la moralité de nos législateurs de ces années 80. Lorsque l'auteur de *Sous l'œil des Barbares* se présenta au Parlement, ce fut une stupéfaction : encore les héros du « Culte du Moi » avaient-ils

soin d'expliquer leur goût pour la politique par des raisons qui auraient, à vrai dire, beaucoup surpris Max Stirner.

CHAPITRE VIII

UNE « BIOGRAPHIE »

M. Pierre Lasserre est une victime de Renan — oh ! victime heureuse, car il doit à son bourreau d'avoir écrit un beau livre (1) à la française, c'est-à-dire qui ne craint pas la forme du discours, ni d'être un peu didactique quand il le faut (et il le faut souvent

(1) *La Jeunesse de Renan*, par Pierre Lasserre, 2 vol. (Garnier, éditeur).

en pareille matière), bref un livre qui n'est pas fait seulement pour les confrères (pour le « milieu », dirais-je, si je ne craignais que l'on ne pensât aux héros de M. Francis Carco, et ce n'est pas cela du tout), mais pour le public cultivé. Il y a onze ans, en janvier et février 1914, M. Lasserre prononçait sur Renan un cours en dix leçons, qui furent publiées par la *Revue hebdomadaire.* On s'attendait à voir ces « leçons » réunies en volume ; elles ne l'avaient pas encore été au moment où la guerre éclata et elles ne l'ont jamais été depuis. Pourquoi ? On le devine. Bien que M. Lasserre se fût livré à une étude déjà très approfondie de son sujet, il ne

l'avait pas assez creusé, et surtout il ne l'avait pas entièrement embrassé. C'est qu'il en est peu d'aussi vastes. Décrire l'intelligence et l'œuvre de Renan, c'est décrire un immense mouvement d'idées religieuses, philosophiques, historiques, politiques; il y faut, non seulement une compréhension très vive, mais une merveilleuse culture, sans compter l'impartialité : et c'est pourquoi, jusqu'ici, aucun biographe de Renan ne s'était encore montré égal à son sujet. Puis, il faut bien avouer que, dans ses conférences sur Renan, M. Lasserre avait fait paraître peu de bienveillance pour son héros. On voyait bien qu'il en avait abordé l'étude avec un

préjugé très vif, qui assurément ne lui donnait pas une partialité déclarée, mais que l'on sentait néanmoins à mille remarques d'une sévérité vraiment excessive. Il se peut aussi que M. Lasserre se trouvât gêné par la nécessité de ménager le public auquel il s'adressait. Quoi qu'il en soit, séduit peu à peu par l'admirable esprit avec lequel il était entré en relations et voulant le connaître à fond, M. Lasserre continua ses études renaniennes, et ne rassembla pas ses conférences qui n'avaient pas tardé à lui sembler insuffisantes. Les années passèrent, et il travaillait toujours... Lors du centenaire de Renan, il y a deux ans, on annonçait son

livre. Mais l'ouvrage n'était pas prêt et l'on dut se contenter de celui de M. J. Pommier (1), dont le principal mérite (et certes, c'en est un !) est d'avoir été établi d'après les papiers inédits de l'auteur des *Drames philosophiques*. Peu après parut pourtant un petit volume où M. Lasserre donnait quelques études sur diverses questions renaniennes (dont certaines ont été reprises dans l'ouvrage qui vient de paraître) et une explication du long retard de son œuvre (2). Deux ans passèrent encore, et ce n'est qu'en mars dernier que la

(1) *Renan*, par Jean Pommier. (Perrin, éditeur.)
(2) *Renan et nous* (Grasset éditeur).

Jeunesse de Renan est enfin arrivée chez les libraires (1).

Deux gros volumes de plus de 350 pages (ils seront suivis sous peu d'un troisième), pour nous conter la vie de Renan depuis sa naissance jusqu'à sa sortie du séminaire, pour nous peindre l'âme et les idées de Renan avant qu'il ait seulement publié un seul ouvrage ! Mais c'est que M. Pierre Lasserre a une manière singulièrement large de comprendre la biographie. Il nous dit lui-même que sa curiosité est exigeante et c'est la

(1) Depuis lors a paru un volume du gendre de Renan, M. Jean Psichari, contenant quelques renseignements intéressants et des discussions qui le sont moins : *Ernest Renan* (Ed. du Monde Moderne).

vérité! Ce qu'il a voulu faire, c'est un « essai de biographie psychologique », c'est « pénétrer l'homme sous l'écrivain ». Mais « l'homme », ici, bien plus qu'un caractère, qu'un cœur, c'est une intelligence. Le caractère et le cœur de Renan sont simples et sans détours, et ils occupent, pour ainsi dire, peu de place en comparaison de l'entendement. Renan, c'est d'abord l'intelligence de Renan. Mais l'intelligence de Renan fut comme le carrefour où vinrent se confronter toutes les grandes idées de son temps. Il faut donc étudier celles-ci afin de juger le travail renanien : restituer l'état de la science au temps de Renan, examiner les milieux intellec-

tuels où l'auteur des *Souvenirs d'enfance* s'est formé, refaire les études qu'il a faites et montrer par quel chemin il est parvenu à ses conclusions. Comme M. Lasserre prétend épuiser toutes les questions qui se présentent ainsi à lui, on conçoit que cela puisse le mener loin.

En revanche, il s'attachera moins au récit étroit des faits qu'à démêler les influences morales et intellectuelles auxquelles son héros a été soumis. C'est ainsi qu'il ne nous parle pas même (sauf erreur) de la grave maladie que fit l'enfant ; en revanche, il expose avec tout le détail possible ce qu'était le collège de Tréguier et ce qu'on y enseignait.

Le premier volume est consacré à la biographie de Renan jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice. Comment apprécier ce que l'auteur des *Souvenirs d'enfance* nous dit des séminaires où il a passé si l'on n'en connaît les directions morales et intellectuelles, le personnel aussi? Et voilà M. Lasserre parti. Saint-Nicolas du Chardonnet, c'était d'abord l'abbé Dupanloup, et l'auteur nous trace de Dupanloup un des plus fins, des plus judicieux portraits qu'un critique, même Sainte-Beuve, ait jamais faits; ce sont là des pages vraiment exquises et je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre le récit de la conversion de Talleyrand. Mais, quelle que soit l'importance

d'un directeur quand ce directeur est un abbé Dupanloup, si capital que soit son rôle de pilote, ce n'est pas tout : il faut savoir quelles tendances avait l'enseignement à Saint-Nicolas, quelle couleur la pédagogie. Et comment les juger sinon par rapport aux méthodes en usage ailleurs? M. Lasserre nous donne donc un aperçu de l'histoire des études depuis la Révolution. La rhétorique : on sait assez comment, dans les *Souvenirs d'enfance*, Renan s'en est plaint. A-t-il eu raison? Faut-il conserver la rhétorique? C'est un problème que M. Lasserre examine. Après quoi nous accompagnons Renan à Saint-Sulpice. Histoire de la compagnie de Saint-

Sulpice. Quel en était l'esprit? Quelles matières étudia Renan? Toutes ces questions à peu près neuves, en tout cas peu connues, extrêmement délicates, difficiles aussi, M. Pierre Lasserre les élucide, au prix d'une laborieuse et minutieuse information, avec une pénétration, une largeur de vues et une finesse remarquables. Ah! on comprend que son livre lui ait coûté plus de onze ans de travail et d'efforts!...

Or, dans le second volume de cette biographie du jeune Renan, le nom de Renan n'est pas, pour ainsi dire, prononcé et l'auteur nous explique pourquoi dans un Préambule où il s'excuse de ce qu'il appelle une lon-

gue digression, mais qui n'en est pas une, qui était indispensable, et qu'il fallait faire : la difficulté était seulement de trouver quelqu'un qui fût capable de l'écrire. M. Lasserre estime que la crise religieuse de Renan, c'est en raccourci la crise religieuse des temps modernes. Et dans ce second volume, l'auteur entreprend de nous montrer les origines métaphysiques, la formation du dogme et ses rapports historiques avec la science et la philosophie. Ce n'est pas là une petite entreprise. Nous en avons parlé plus haut... Maintenant, nous voudrions présenter seulement quelques commenmentaires sur cet « ondoiement »

que M. Lasserre dénonce dans l'expression de pensée de Renan, et sur les causes qu'il lui assigne.

CHAPITRE IX

RENAN ET L'ESPRIT BRETON

Selon M. Lasserre, donc, à côté de la « superbe nature intellectuelle », de la nature « de granit », que fait paraître l'auteur des *Origines*, il y aurait une seconde nature, « sensitive, changeante, instable, mobile », amie de la « pénombre de la pensée, où il lui plaît de dresser de fallacieux palais de rêve », d'ailleurs « candide en ce

qu'elle est sans feinte et comme innocente »; et lorsque la première nature a trouvé quelque grande vérité, l'autre « s'insinue dans cette vérité comme pour s'en faire un jeu, lui ôter la simplicité de son visage et y dessiner un inquiétant sourire de Joconde ». Ce serait là, selon Pierre Lasserre, un cas remarquable de « pluralité ». Or, cette pluralité prononcée, elle caractériserait la race bretonne : Renan la devrait à ses origines. Et, abordant comme toujours son sujet de face et (selon l'expression de Renan) « à plein », M. Lasserre essaye bravement, dans le premier chapitre de son livre, de nous expliquer ce qu'est l'esprit breton.

Je dis *essaye*, parce qu'à mon avis, il n'y a pas très bien réussi. Et pour cause! Il y a une abondante littérature où l'esprit celtique s'est exprimé, mais, si elle est mieux éclairée qu'au temps où Renan écrivait son fameux essai sur la *Poésie des races celtiques*, elle est encore insuffisamment étudiée (1). Les Anglais, à qui les annales de l'Irlande notamment ne rappellent pas de bien louables moments de leur vie nationale, n'y mettent pas beaucoup de zèle, et il est à remarquer que, dans sa récente

(1)) Voir M. Zimmer, Kuno Meyer, L. Chr. Stern *Sprache und literatur der Kelten* (1909) et Georges Dottin : *Les littératures celtiques* (1924).

Histoire universelle, Wells lui-même passe à peu près sous silence l'histoire, la littérature et la pensée celtes. On se demande si, dans son premier chapitre, M. Lasserre ne généralise pas des impressions légèrement superficielles : insuffisamment fondées historiquement, semble-t-il, ses considérations sur l'esprit breton s'en trouvent un peu « en l'air ».

M. Le Goffic, par exemple, a cru observer chez tels et tels Bretons de sa connaissance un fond de révolte. Mais de telles observations, qui portent sur quelques individus, ne permettent jamais des conclusions bien sûres : c'est seulement de l'histoire morale et intellectuelle d'un pays

qu'on peut tenter de dégager avec quelque sûreté ses caractères collectifs. Pierre Lasserre nous cite Pélage et Abélard, La Mennais et Renan même. Mais, ajoutât-on Scot Erigène, qui était né en Irlande comme Pélage en Grande-Bretagne, quelques noms ne témoigneraient pas suffisamment ici. Et ne voit-on pas, en effet, que les Celtes, bien loin d'être des révoltés, ont donné en tous temps et partout l'exemple de la fidélité la plus obstinée à leur foi, à leurs traditions, à leur nationalité ? En Grande-Bretagne, en Irlande, ils ont maintenu jusqu'à nos jours leur riche littérature ; chez nous leur langue. Peut-on rêver un peuple plus attaché à ses traditions

(dont les premières remontent pour le moins à l'époque de la guerre de Troie) que ces Irlandais qui, après avoir résisté aux plus affreuses persécutions durant des siècles, ont fini par conquérir depuis peu une sorte d'indépendance? Et nos Bretons d'Armorique n'ont-ils pas prouvé en tous temps comme ils tenaient à leurs coutumes religieuses et politiques? « La dernière, (leur race) a défendu son indépendance religieuse contre Rome, et elle est devenue le plus ferme appui du catholicisme, constate Renan; la dernière en France, elle a défendu son indépendance politique contre le roi, et elle a donné au monde les derniers royalistes. » M. André Chevril-

lon (1) estime même que c'est là bien moins le fait d'une énergie personnelle que d'une inertie collective. Si Renan eut un fond de révolte, il n'apparaît point d'abord que ce soit en tant que Breton.

Joignez que mettre en parallèle le « merveilleux » des Bretons et celui des Grecs, comme le fait Pierre Lasserre (après Renan, il est vrai), cela ne peut pas mener non plus à des conclusions bien précises sur l'âme celte : on risquera, en effet, d'attribuer au merveilleux breton ce qui

(1) *Renan et la Bretagne,* dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er septembre 1923. Il faut signaler cette fine et sensible étude.

lui appartient en commun avec le merveilleux chrétien et le merveilleux des peuples du Nord : il faudrait dire quels sont les caractères propres du merveilleux celtique, et même ici comment le folklore de l'Armorique diffère du folklore des autres provinces françaises.

De même, on voit bien paraître dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles une nuance, une idée de l'amour qui est probablement d'origine bretonne. Mais comparer cet « amour breton » à « l'amour grec », ce n'est pas bien instructif ici : c'est à la conception que se font de l'amour les lyriques provençaux, à l'amour « courtois » qui se répand vers le

même temps, qu'il faudrait comparer l'amour « breton ».

L'âme bretonne serait mélancolique et rêveuse... Je sais que cette idée est fort répandue de nos jours : sur quoi repose-t-elle ? Littérature, impressions de voyage... Ne serait-ce pas là une invention de Pierre Loti ? Leur poésie nous montre que les Celtes sont admirablement imaginatifs. Mais imaginatif et nostalgique, ce ne sont pas des mots synonymes : les épopées celtes ne respirent pas beaucoup moins le sang et l'horreur que les sagas germaniques qui sont de pures boucheries; d'autre part, de très bonne heure — ce qui est un fait rare dans l'histoire des

littératures, — elles deviennent parodiques et se transforment à l'occasion en de véritables romans héroï-comiques; cela indique plutôt, il me semble, une race allègre qu'une race mélancolique. M. Chevrillon, lui aussi, accepte cette idée de la nostalgie des Bretons, dont on ne trouve pourtant nulle preuve dans leur histoire ni dans leur littérature — il parle même de neurasthénie ; il note néanmoins la gaieté, l'exubérance des Trégorrois et en cite des exemples qui, ceux-là, sont précis.

Enfin, la race celte a prouvé de tout temps qu'elle est fort propre à l'action : M. Lasserre le constate. Mais le rêve, alors, l'indécision? Rien de

plus simple : le rêve et l'action se mélangent en elle ; c'est pourquoi les Celtes manquent de « constance de direction », paraît-il ; ils oscillent entre divers buts, et voilà la « pluralité bretonne ». Pourtant, Duguesclin, Duguay-Trouin, Surcouf, etc., oscillent-ils ? Tout cela est bien peu probant.

Mais voici le point capital. « Une grande éclosion de littérature, assure M. Lasserre, se produit dans les deux Bretagnes, mais principalement au pays de Galles, entre la fin du XIe et la fin du XIIe siècle, dont les fruits se répandirent et se popularisèrent rapidement à travers l'Europe... En France, en Allemagne, en Italie, les

traductions et les arrangements des fictions bretonnes se multiplièrent. » Et leur succès aurait duré jusqu'à la Renaissance classique, où la haute littérature s'en détourna. « Du XVe siècle au commencement du XIXe siècle », cette Bretagne française, qui s'était exprimée avec tant de charme et de prestige dans le moyen âge, n'a « rien produit d'original, d'important dans l'ordre de la pensée et des lettres », quoiqu'elle n'ait pas été « plus privée que les autres parties du royaume des institutions nécessaires à la formation d'une élite cultivée, à la diffusion des connaissances, à l'entretien de la vie et des commerces de l'esprit ». Mais voici le XIXe siècle, et, alors, coup de

théâtre! en moins de soixante années elle nous donne Chateaubriand, La Mennais, Renan, « trois hommes en qui la pensée du siècle a tenu ». D'où il faut conclure que le classicisme n'était pas favorable au génie celte, tandis que le dernier siècle, en consommant la ruine de la « civilisation fondée sur la triple base de la religion catholique, de la monarchie centralisée, du classicisme gréco-latin », l'a libéré.

Voyons si tout cela est fondé en fait.

Nous dirons tout à l'heure ce que c'est que la littérature armoricaine. Celle du pays de Galles et de Cornouailles (de cette dernière, il ne

reste à peu près rien) a des rapports étroits avec celle des peuples gaëliques d'Irlande et d'Ecosse; mais elle peut être considérée à part. Elle ne paraît pas moins ancienne ni moins abondante. En Irlande, il y avait des manuscrits dès le IIIe siècle probablement, sûrement dès le Ve siècle; mais ce n'est qu'au VIIe siècle que les *fili*, non seulement conteurs et poètes, mais devins et prophètes, historiens, généalogistes, juges, légistes, et constitués en collèges savants depuis des centaines d'années, commencèrent de noter les textes par écrit: jusque là, ils conservaient les œuvres dans leur mémoire, en s'aidant sans doute de mémentos gravés en caractères

oghamiques sur des bâtons ou des tablettes. Les *fili* étaient divisés en classes, selon leur science, et grandement honorés. De même les *bardes* gallois : le roi Howell le Bon, qui paraît avoir codifié pour la première fois les lois au Xe siècle, leur assigne une place éminente : le barde du roi a le huitième rang à la cour. Les premiers dont les noms nous soient restés, comme Talessin et Myrddin (Merlin), vivaient au Ve siècle. Mais, durant le moyen âge, toutes les œuvres célèbres ont été de siècle en siècle accommodées au goût du temps, si bien que la forme la plus antique sous laquelle nous soient connus des poèmes gallois est du IXe siècle. Com-

me les anciennes épopées, dont nous n'avons plus que des rédactions en prose mêlée de quelques vers, les *Manibogion*, ils nous rapportent des traditions qui remontent presque à la préhistoire, puis aux temps de l'occupation romaine, puis à celui des invasions saxonnes du Ve siècle. Les Xe et XIe siècles, époque de guerres terribles, semblent avoir été peu propices aux lettres galloises. Mais à l'extrême fin du XIe siècle, peut-être sous l'influence de la littérature française, commence une véritable renaissance. Les Normands conquérants s'intéressent aux traditions celtiques : peu avant 1147, l'un d'eux, Geoffroi de Monmouth, écrit en latin une pré-

tendue « histoire » de la Bretagne, où il rapporte en les modifiant et tournant à son gré les anciennes légendes; c'est aussi le moment où les épopées reçoivent la forme que nous leur connaissons. Avec la soumission du pays de Galles aux Anglais, à la fin du XIII[e] siècle, cesse la littérature épique. Mais les autres genres continuent à fleurir : poésie lyrique et amoureuse, panégyriques, satires, traités divers. L'avènement de la famille galloise des Tudor au trône (1485) unit complètement le pays de Galles à l'Angleterre, et la littérature disparaît presque. Mais elle refleurit aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. Actuellement, elle est très bien portante, et le gal-

lois est la plus vivante des langues celtiques. Voilà pour la Grande-Bretagne.

Quant à la petite, la nôtre, il ne nous reste presque rien de sa littérature : quelques maigres gloses à des textes latins, datant du VIIIe au XIe siècle; un dictionnaire de 1464, le *Catholicon;* des poèmes sur la sainte Vierge (1513); une vie de sainte Catherine (1576); une collection de Noëls (1650); les œuvres du poète satirique Le Laé (1754-1791); une vie de saint Yves et les mémoires de Conan, tisserand qui écrivait chaque soir en quittant sa navette (1765-1840) (1); des « tragédies » imitées

(1) Cf. A de Chateaubriand : *Lettre de*

des mystères du moyen âge, dont la plus ancienne est du XVe siècle et la plupart des XVIIIe et XIXe siècles. sans valeur littéraire, paraît-il; enfin des chansons d'amour, de noces, de matelots, d'artisans, et des complaintes, sortes de récits à chanter où l'on trouve, avec les thèmes ordinaires du folklore européen, quelques souvenirs historiques, mais dont bien peu sont antérieurs au XVIe siècle. Joignez que les Emile Souvestre, les Sébillot, les Le Braz, etc., ont fait en Bretagne une abondante moisson de folklore; mais si les contes de la veillée, les légendes, les superstitions ont duré plus

Bretagne, dans la *Vie en Alsace*, avril 1925, p. 69 sq.

longtemps dans cette Armorique si conservatrice, rien ne prouve qu'ils y aient été jadis plus abondants que dans nos autres provinces (1). Au total, à aucune époque, avant le XIXe siècle, l'Armorique n'a donné grand'chose à la France intellectuelle, ni en latin (hormis Abélard), ni en français (hor-

(1) M. André Chevrillon note que, vers 1830, le petit Renan entendait conter mille récits merveilleux, mille légendes dont des saints étaient le plus souvent les héros : le peuple en avait la tête pleine. Mais ce n'est pas seulement en Bretagne, c'est dans toutes les régions de la France que fleurissaient encore les légendes orales de saints à cette époque. Le sculpteur Jean Baffier m'a raconté en 1913, durant des après-midis entières, ce qu'il tenait de son père et de sa mère, vieux paysans de Neuvy, en Berry. Au temps de la jeunesse de ses parents, vers 1840-1850, chaque pierre avait encore sa légende. A la veillée, on

mis Noël du Fail et Le Sage), ni en breton.

Que veut donc dire M. Pierre Lasserre, lorsqu'il parle d'une « grande éclosion de littérature romanesque » qui aurait eu lieu au XII[e] siècle dans les deux Bretagnes? On devine qu'il pense à nos poèmes et romans dits bretons, aux *lais* de Marie de France, par exemple, aux Tristan, aux Lan-

prisait peu les contes de fées, fruit de l'imagination féminine et que faisaient surtout les femmes ; c'étaint les récits de saints et de géants qu'aimaient les gens de goût. C'est que chacun de ceux-ci se rapportait à un lieu, à un monument : ils formaient ainsi toute une histoire légendaire de la contrée, qui passait oralement de génération en génération. Voir d'ailleurs l'introduction à *Nos Géants d'auterfoés*, par Jean Baffier (Champion, éd.).

celot, imités dans toute l'Europe. Or, ce sont là des ouvrages, non point bretons, mais français. On y met bien en œuvre quelques vagues traditions légendaires et des noms propres empruntés à l'*historia* du Normand Geoffroy de Monmouth (« histoire » fort imaginée par lui, puis par ses traducteurs), et sans doute aussi aux « harpeurs » celtes qui venaient chanter dans les cours seigneuriales. Mais nos trouvères ont transformé et développé de telle sorte cette « matière de Bretagne », ces thèmes empruntés, qu'il est malaisé de les reconnaître. Les mœurs qu'ils peignent, la psychologie de leurs personnages, leur inspiration, leur art, sans compter

leur langage, tout cela n'a rien, rigoureusement rien de commun avec la littérature celte que nous connaissons ; tout cela est d'esprit, de tour exclusivement français. Contrairement à ce qu'on répète, il n'y a même pas sensiblement plus de merveilleux dans nos romans dits bretons que dans tels romans du cycle « antique » du même temps. Bref, selon le mot de M. Clédat, ils sont bretons dans la mesure où le *Cid* de Corneille est espagnol (1). Et rien n'autorise à dire que l'Armorique « s'était exprimée avec tant de charme et de prestige

(1) Je me permets de renvoyer ici à l'*Eclaircissement des Romans de la table ronde*, bien qu'il soit gâté par quelques erreurs.

dans le moyen âge », puis qu'elle s'est tue du XVIe au XVIIIe siècle, gênée dans son génie propre par « la civilisation fondée sur la triple base de la religion catholique, de la monarchie centralisée, du classicisme gréco-latin ».

Voyez la conséquence : c'est que le fait qu'au XIXe siècle la Bretagne donne soudain Chateaubriand, La Mennais et Renan, trois grands écrivains, perd beaucoup de son importance. Non, le XIXe siècle n'a pas agi « comme un puissant appel d'air pour rendre la liberté, le mouvement et la vie à des forces comprimées dans les profondeurs de l'âme bretonne » par la civilisation classique, puisque ces forces n'étaient pas comprimées.

Et il s'ensuit que Chateaubriand. La Mennais et Renan ne nous apparaissent plus comme représentant si nécessairement l'esprit breton.

M. Lasserre s'efforce de montrer qu'ils se ressemblent par cette « pluralité », cette oscillation entre le rêve et l'action, où il croit reconnaître (mais sans grande raison, selon nous) un des principaux caractères de la race bretonne : ils sont plusieurs hommes puissamment, et c'est en eux ce qui prédomine. Mais d'abord, si peut-être ils représentent bien à eux trois « tous les mouvements d'idées poétiques, philosophiques, politiques, religieuses » du XIXe siècle, ce n'est pas au même titre. Car

Chateaubriand et La Mennais sont des initiateurs, tandis que Renan est bien plutôt un metteur en œuvre. Il n'en est pas moins grand, ni même moins original et créateur : Racine ne l'est pas non plus moins que Malherbe. Mais l'image (fausse) de « l'Allemagne » que s'est faite notre XIX[e] siècle, c'est à M[me] de Staël qu'il la doit ; Herder, Schlegel, c'est elle qui les a inventés ; l'« histoire », c'est Chateaubriand, c'est Augustin Thierry, c'est Guizot ; le catholicisme libéral et romantique, c'est La Mennais. Et la grandeur de Renan n'est pas d'avoir déclenché les grands mouvements du siècle, comme ses deux compatriotes : elle est plutôt de les

avoir captés, unis en lui, conciliés en une puissante synthèse, et de s'être ainsi créé un point de vue nouveau d'où sa critique a jeté de puissants regards sur le passé, le présent et l'avenir de l'humanité. Là, est sa forte originalité intellectuelle. Cela fait entre lui et, d'autre part, Chateaubriand et La Mennais une très grande différence.

Et avouons-le : le parallèle que M. Lasserre fait entre ces trois hommes ne nous entraîne guère. La « pluralité », l'« inconstance de direction », le « mélange de rêve et d'action », ils offrent peut-être tous les trois quelque chose de ces traits-là, mais à des degrés si divers ! Et les

autres grands romantiques, ne les ont-il pas aussi, Lamartine comme Hugo? Ces caractères où M. Lasserre reconnaît « la Bretagne », il y faut reconnaître « le romantisme », je crois bien.

CHAPITRE X

LE « FLOTTEMENT » RENANIEN

S'il y a parfois quelque ondoiement, non du tout au fond, mais, pour ainsi dire, à la surface de la pensée de Renan, ce n'est donc pas là un caractère proprement celte. A côté du penseur, du savant, on aperçoit en lui un poète, un artiste, et ces deux natures renaniennes se valent : cas presque unique. On aperçoit, d'autre

part, un railleur plein de gaieté, presque un parodiste. Voilà sa « pluralité ». La première nature cède parfois aux deux autres. Et s'il y en a une qui soit « bretonne », c'est la troisième.

Mais voyons les passages que M. Pierre Lasserre nous cite comme des exemples de ce flottement soudain auquel s'abandonne parfois la pensée renanienne; il y en a deux :

Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre et que l'infini craint le grand air. J'ai tout critiqué et, quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu. J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité, qu'en enveloppant ma pen-

sée de ces voiles hypocrites qui ne trompent personne. Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. *Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes...* L'édifice de la société humaine porte sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince. Je n'ai jamais pu croire que, dans aucun ordre de choses, il fût mauvais d'y voir trop clair. Toute vérité est bonne à savoir. Car toute vérité clairement vue rend fort ou prudent, deux choses également nécessaires à ceux que leur devoir, une ambition imprudente ou leur mauvais sort appellent à se mêler des affaires de cette pauvre humanité (1).

(1) *Le Prêtre de Nemi*, préface.

Il paraît que la phrase que j'ai soulignée ôte tout leur sérieux aux belles et nobles paroles qu'on vient de lire. M. Lasserre estime que la critique de Renan a « beaucoup contribué, comme il le dit, à la conservation, sinon de la religion, au moins de l'esprit religieux, en dehors de toute orthodoxie dogmatique »; il croit même « qu'un jour prochain, cette justice lui sera assez généralement rendue ». Mais cet *écrin de synonymes* lui semble gâter tout : « Quoi! écrit-il, l'idée de Dieu branlait dans les esprits, et votre manière de la « maintenir » a été de lui donner pour étais, quoi? des synonymes, des mots! » Quelle sévérité! Si l'on interprétait

ainsi à la rigueur les images des poètes, quelles absurdités ne leur reprocherait-on pas! On voit bien ce que Renan veut dire : c'est que sa critique a remplacé l'idée chrétienne de la Providence par une idée plus large, moins précise, plus « philosophique » et universelle. (On trouverait d'ailleurs un commentaire de cet *écrin de synonymes* dans *Evolutions déifiques de Pan* (1), notamment.) C'est ici l'imaginatif qui intervient, qui jette une métaphore ironique et savoureuse, à ne point serrer trop étroitement, sans doute, mais qui illustre le sens... Je ne renoncerais à cet *écrin*

(1) *Fragments intimes et romanesques*, page 335.

de synonymes pour rien au monde! Et voyons l'autre exemple :

Il n'y a pas plus de vengeance dans l'histoire que dans la nature; les révolutions ne sont pas plus justes que le volcan qui éclate ou l'avalanche qui roule. L'année 1793 n'a pas puni Richelieu, Louis XIV ni les fondateurs de l'unité française; mais elle a prouvé qu'il furent des hommes à vues bornées, s'ils ne sentirent pas la vanité de ce qu'ils faisaient, la frivolité de leur machiavélisme, l'inutilité de leur raison d'Etat. Seul l'Ecclésiaste fut un sage, le jour où il s'écria, désabusé : « Tout est vain sous le soleil » (1).

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que

(1) *L'Antéchrist*, p. 285.

cette réflexion soit bien originale et que ce rappel de l'Ecclésiaste soit de la première fraîcheur. La pensée de Renan est là sans doute un peu trop facile; mais quelle oscillation, quel flottement y peut-on voir? « Si Richelieu et Louis XIV se firent comme je pense, cette réflexion dans leur oratoire, dit M. Lasserre (...), elle ne put que leur être salutaire (...). Mais les voyez-vous lui réservant, dans le Conseil, une part qui, à propos de toutes les affaires, n'eût pu se traduire que par : « A quoi bon? » *Nitchevo!* La façon qu'a Renan d'en accepter rétrospectivement l'hypothèse.... comme c'est russe! Comme c'est, je crois bien, breton! » Mon Dieu, non,

ni russe ni breton! Vous rappelez-vous l'épigraphe de l'*Oraison funèbre* d'Henriette d'Angleterre : « *Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum et omnia vanitas* »? C'est un fait que, le 21 août 1670, Louis XIV l'entendit bien, et de la bouche de M. de Meaux, cette phrase sonore et désabusée. Peut-être était-elle restée liée à l'idée du grand roi dans la mémoire de Renan. Sonorité, banalité, tout au plus, comme aucun écrivain si abondant, pour admirable qu'il soit, n'en est parfois exempt.

Certes, ce n'est pas être un admirable artiste que de sacrifier quoi que ce soit de sa vérité, de sa pensée profonde à la musique et au pittoresque

des mots, et Renan l'a dit souvent et aussi fortement que possible. Laissons le jeune homme des *Cahiers*, lourd et pédant encore comme un étudiant d'Iéna ou de Goettingue, voire celui de l'*Avenir*, qui ne conçoit même pas qu'une œuvre puisse être goûtée pour sa beauté propre et sans considération de ses conditions historiques; qui écrit froidement que les Pensées de Pascal ou les Sermons de Bossuet, s'ils paraissaient de nos jours, « mériteraient à peine d'être remarqués », et qui trouve que la langue française manque de flexibilité, d'harmonie, qu'elle a une « construction pénible », que, « faite par des logiciens, elle est mille fois moins

logique que l'hébreu et le sanscrit » (1). Mais, bien après que son esprit eut dépouillé cette première armature germanique (son fameux voyage d'Italie eut quelque influence à cet égard, mais non point tant qu'on l'a dit, je crois), et jusqu'à ses derniers jours, jamais Renan ne reconnut que la littérature pût exister sinon par la valeur de son fond d'idées pures, et c'est ce qui l'empêcha si longtemps de goûter nos classiques, dont il trouvait la philosophie superficielle, celle de Voltaire surtout, esprit « léger » à son avis, non « har-

(1) *Avenir*, p. 190 sq. 226, 505-6, etc.

di » (1). Sauf erreur, ce n'est que sensiblement après la guerre de 1870 (qui eut tant d'influence sur lui par le changement qu'elle détermina dans son idée de l'Allemagne) qu'il se mit à bien comprendre la valeur de la civilisation du Grand Siècle (2); encore ne fut-ce pas sans restrictions : en 1885, puis en 1889, il jugeait encore que le XVII[e] et le XVIII[e] siècle n'avaient excellé que « dans une

(1) Il changea d'avis plus tard jusqu'à un certain point. Cf. *Questions contemporaines*, p. 472-3; *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, p. 458-9, 462, 491-2.

(2) *Lettres à un ami d'Allemagne, mai* 1879, p. 57-58; *Discours de réception à l'Académie* (1879), *Réponse au discours de Pasteur*, 1882, p. 64, 81, etc. *Réponse au discours de Claretie*, 1889, passim.

conception bornée de l'esprit humain » (1). Dès 1857, en revanche, il avait changé d'avis sur notre langue : elle lui semblait arrivée « à un tel degré de perfection qu'on peut la prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût » (2) ; et, en janvier 1859. il écrira que les premiers académiciens ont rendu un service inappréciable à l'esprit humain « en traçant autour de nous ces précieuses limites qui nous obligent à torturer dix fois notre pensée avant de l'avoir amenée à un cadre possible et vrai. Long-

(1) *Feuilles détachées*, p. 282-228.
(2) *Essais de morale*, p. 182.

temps, je l'avoue, ces chaînes m'ont révolté, ajoute-t-il, je maudissais comme les Allemands les entraves qui nous empêchent de dire ce que nous voulons. Mais, plus tard, j'ai reconnu que c'était là un immense avantage et la cause même qui assure à notre langue son universalité » (1). Pourtant, ce qui lui semblait préférable à tout, c'était la langue et le style de Port-Royal dont il donnait les écrivains, à tort (2), comme des modèles de sobriété, de pureté, et des contempteurs de toute « rhétori-

(1) *Ibid.*, p. 341-2.

(2) Henri Brémond, *Histoire du sentiment religieux*, IV, p. 14. sq.

que » (1). Là-dessus, il ne changea jamais, en dépit des criailleries de ces pauvres Goncourt (2); il estima toujours que la langue du XVIIe siècle peut suffire à tout exprimer et que le style de Port-Royal est le parangon des styles (3). Et l'asiatisme moderne lui semblait la pire erreur : il ne le pardonna jamais aux romantiques, accusant encore Victor Hugo en 1885, et au moment même de se

(1) Voir ses articles sur Port-Royal, de 1860-1867, dans les *Nouvelles Etudes* p. 453-498.

(2) *Journal*, 2e série, p. 167-9.

(3) *Discours de réception à l'Académie*, 1879 (Discours et conférence, p. 10-11). Réponse au *discours de Claretie*, 1889 (*Feuilles détachées*, p. 229)

funérailles, de manquer de goût (1); louant au contraire l'incolore Cousin de son « merveilleux talent » (2); n'admettant que les descriptions faites en traits moraux à l'ancienne mode (3) ; proclamant qu' « un grand esprit est toujours un bon écrivain » (il trouvait Hugo fort peu intelligent); que « cet art du bon langage » n'est pas « distinct de l'art même de penser et de trouver le vrai » (4); qu' « il n'y a pas d'art de parler, pas plus qu'il n'y a d'art d'écrire », que « le succès oratoire ou

(1) *Feuilles détachées*, p. 284.
(2) *Ibid.* (1885), p. 297.
(3) *Souvenirs d'enfance*, p. 254-5.
(4) *Discours de réception à l'Académie*, 1879.

littéraire n'a jamais qu'une cause, l'absolue sincérité » ; que « les mots n'ont pas de beauté en dehors de la cause noble ou vraie qu'ils servent » (1); blâmant enfin « cette génération brillante qui fleurit entre 1815 et 1870 (car si, longtemps, il n'aima pas nos classiques, il n'aima jamais nos romantiques et naturalistes); lui reprochant sa présomption, son amour du succès, ses traits trop brillants, ses couleurs voyantes, ses « beautés d'ostentation », sa recherche de l'effet, son goût faux pour le laid, l'abject, son mépris des sujets nobles, etc. (2). Quant à la passion

(1) *Réponse au discours de Lesseps*, 1885.
(2) *Réponse au discours de Claretie*, 1889.

féminine de ses contemporains pour ce qu'on appelle la « littérature d'imagination » au détriment de la littérature d'idées, il n'a pas cessé d'y voir avec raison une marque de décadence intellectuelle; on se rappelle peut-être la Réponse à Cherbuliez (1) :

L'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et, en général, n'en a composé que de courts. L'illusion des faiseurs de *Cyrus* et d'*Astrées* est de supposer qu'on a le temps de les lire. Le grand inconvénient du roman moderne, en effet, est d'avoir créé à son usage une catégorie spéciale de lecteurs.

(1) *Discours et conférences*, p. 112-3. Cf. *Ibid.*, p. 199.

D'un côté, ceux qui lisent des romans ne lisent guère autre chose. D'un autre côté, la vie est courte, et l'histoire, les sciences, les études sociales ont tant d'intérêt! Pour moi, devant ces attrayants volumes, qui offrent le tableau, souvent vrai, des mœurs contemporaines, je suis partagé entre deux sentiments : l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué, en les imprimant, l'ancien système des manchettes, qui permettait de ne parcourir que les marges.

Joignez ceci, qu'il prononçait peu de mois avant sa mort, en août 1891 : « Je rêve quelquefois comme assez heureuse une période de demi-assoupissement où, ayant donné ma démission de membre de l'Académie des

Inscriptions et Belles-Lettres, je ne lirais plus que des romans, des romans modernes, le roman du jour », ce qui lui semblait le comble du détachement et comme un état d'ataraxie.

Tel est, en gros, l'esthétique littéraire de Renan : on voit qu'il avait un goût fort austère. Pourtant, ce n'est point qu'il n'aimât les mots. Pour bien sentir à quel point il était lui-même sensible à leur poésie, c'est-à-dire à leur musique, il faut savoir comment il composait. M. J. Pommier a retrouvé dans ses manuscrits les notes, les brouillons de la *Prière sur l'Acropole* (1). Ce qui est inté-

(1) Cf. *Revue de Paris*, 15 septembre 1923.

ressant, c'est qu'ils sont de dates fort différentes. Il y a d'abord des notes prises à Athènes en 1865; mais durant les huit années suivantes, Renan jeta de « son agile et fin crayon », sur des feuilles volantes, des bouts de phrase, des thèmes. des images lyriques; et c'est tout cela qui, repris, fondu, devint la *Prière* fameuse :

Lac, mer de lait... Iles d'oiseaux... Durant plus de dix siècles, ce monde a été un désert... Lourds badauds... le monde occupé par badauds... On ne sait plus écrire, on écrit comme ces lourds conquérants (Romains)... déclamatoire... Je suis né, déesse aux yeux bleus... Mais les yeux des jeunes filles y sont comme

vertes fontaines. (Description de Bretagne.) O... Déesse, toi qui t'appelas Démocratie (Le Bas)... Les Scythes ont conquis le monde... Dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. Finir ainsi Prière sur l'Acropole », etc.

M. Pommier aurait pu relever aussi dans l'œuvre du maître des traits, des idées, des rythmes qui ont été repris dans le beau poème, duquel certains reflets, d'autre part, se retrouvent dans les écrits postérieurs de Renan (1). « Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrase,

(1) *Patrice* (*Fragments intimes*, p. 96 sq.) ; *Etudes d'histoire religieuse*, p. 409 sq., p. 416; *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 150, 233, 470 sq., etc. *Réponse à Cherbuliez* (*Discours et Conférences*, p. 109-110).

nous dit Taine, des têtes de paragraphe par-ci, par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout. » C'est ainsi qu'on lit dans *Patrice*, qui fut écrit durant le voyage d'Italie, en 1849 :

Mais, à peine eus-je respiré le parfum des ruines sur le mont Palatin, à peine me fus-je égaré au milieu de ces champs déserts où fut la Rome d'autrefois et où l'on n'entend que le son de la cloche des monastères et les carillons lointains de la ville aux trois cents églises, que la séduction opérait déjà.

Il est beau de voir, quelques années plus tard, ce thème s'épanouir au milieu d'une grave étude, et devenir cet hymne harmonieux :

Plût à Dieu que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain! Ah! si, debout (1) sur les ruines du mont Palatin ou du mont Coelius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où fut Rome autrefois; ou si, de la plage solitaire du Lido, il eût entendu le carillon de Saint-Marc expirer sur les lagunes; s'il eût vu Assise et ses mystiques merveilles, sa double basilique et la grande légende du second Christ du moyen âge tracée par le pinceau de Cimabue et de Giotto; s'il se fût rassasié

(1) Renan a imprimé, en réalité : *Ah ! si, assis...*, et cette négligence, comme la répétition de *eût entendu* marque bien que cet épanouissement musical des thèmes déjà essayés qui flottaient dans son esprit est spontané.

du regard long et doux des vierges du Pérugin, ou qu'à San Domenico de Sienne il eût vu sainte Catherine en extase, non, M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser loin de lui le fantôme d'Iscarioth!

Ainsi, en Renan, le savant penseur et l'artiste pur s'équivalent : chose rare, presque unique même dans notre littérature. Parfois le second intervient un peu trop, car c'est au détriment de la netteté de l'idée; mais c'est surtout l'ironiste qui joue des tours, et c'est celui-là qui est breton, je crois.

Jusque dans leurs très anciennes

épopées, les Celtes ont mêlé de la gaieté, des traits burlesques, et l'on croit bien sentir une pointe de raillerie dans les plus épiques : mais ce qui est certain, c'est que, dès le XIe siècle, voire avant, de grands morceaux de plusieurs d'entre elles, comme l'*Exil des fils de Doel Dermait*, sont de véritables parodies : le poète ne peut pas s'empêcher de se moquer de son propre art, et c'est là un trait rare dans les littératures primitives, sauf erreur. Ils ne sont pas sérieux, ces Celtes ! Bien. Lisez maintenant ceci :

Cette moquerie, que je repousse continuellement et qui me revient sans cesse,

me met en souffrance, car je hais l'esprit satirique comme étant l'esprit le plus petit, le plus commun et le plus facile de tous: bien entendu que je ne fais pas ici le procès de la haute comédie.

Qui écrit cela? Un très illustre Breton, dont on ne soupçonnerait guère, si on ne le connaissait que par ce qu'il a publié lui-même, qu'il a été si moqueur : Chateaubriand (1). Et ceci :

Un trait qui la blessa dans mes écrits fut un sentiment d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses. Je n'avais jamais souffert, et je trouvais

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, éd. Biré, II, page 303.

dans le sourire discret, provoqué par la faiblesse ou la vanité de l'homme, une certaine philosophie. Cette habitude la blessait, et je la lui sacrifiai peu à peu.

C'est Renan parlant de sa sœur Henriette (1)... Je n'aime pas beaucoup cette sœur Henriette, je l'avoue. Son dévouement fut admirable, et elle était pleine d'intelligence, mais peu douée de cette grâce sans laquelle les plus hautes qualités féminines ne sont que des vertus sèches et revêches. Elle était terriblement « vieille fille » et « institutrice ». Belle âme, mais sectaire, sans charme ni fraîcheur, je ne suis pas du tout certain

(1) *Lettres intimes*, p. 34.

que son influence intellectuelle sur Renan ait été bonne. Elle fut pour beaucoup dans sa passion pour l'Allemagne, et je crains que, si elle eût vécu, elle n'eût un peu empêché son talent. Ce n'est qu'après sa mort, en 1861, qu'il commença de s'abandonner à toute sa hardiesse. Elle l'eût longtemps contenu, et, en somme, si la science y eût gagné — encore n'est-ce point certain — la littérature française y eût sûrement perdu.

Il est amusant de chercher dans les premiers écrits de Renan ces « sourires discrets » qui pouvaient déplaire à sa sérieuse sœur. Je n'en vois point avant l'article sur la *Poésie de l'Exposition* de 1855 : « Le prophète de

notre âge. Fourier, avait prédit qu'un jour, au lieu de se rencontrer dans des batailles ou des conciles œcuméniques, les portions rivales de l'humanité se disputeraient l'excellence dans la confection des petits gâteaux. Sans doute ce grand progrès n'est-il pas encore pleinement accompli: mais bien des pas ont été faits en ce sens; il y a quelques jours, les plus fortes têtes de l'Europe étaient occupées à décider quelle nation fabrique le mieux la soie ou le coton. » Sourire? Bien léger, presque commandé par le sujet, mais où l'on peut voir en germe la future ironie renanienne. Et encore dans l'étude des *Essais de morale* sur M. de La Mennais, qui est de 1857 :

« Oh ! pourquoi, dit Renan, pourquoi un de ces rayons qui, si souvent, l'avaient touché, ne vint-il pas à sa dernière heure, je ne dis pas le fléchir, mais le rendre légèrement inconséquent ? » Je ne vois rien autre à citer avant la mort d'Henriette : sans doute, sous l'œil de son austère sœur, se contraignait-il bien.

On sait assez qu'il se dédommagea par la suite, et jusqu'à l'excès. A mesure qu'il avança en âge, il céda plus à son démon. Dans certains ouvrages de ses tout dernières années, ses préfaces, ses discours surtout, il s'y abandonna extrêmement. Qu'on lise la préface de l'*Avenir de la Science*, par exemple, écrite en 1890 : les idées

politiques s'y balancent si exactement qu'on n'en saurait dégager le sens. Mais quoi! Renan n'est-il pas assez riche par ailleurs pour qu'on lui pardonne si, dans quelques ouvrages de vieillesse, le causeur a pris le dessus sur le penseur? Et ces plaisanteries mêmes me semblent douées d'un charme irrésistible, je l'avoue. Est-ce un vice? Hélas! j'y tiens...

CHAPITRE XI

CONCLUSION

En somme, Renan a été, durant presque toute sa vie, un homme ferme dans ses convictions foncières et invariable dans ses principes intellectuels. Son dogmatisme critique est le contraire du scepticisme : il n'a pas mis en doute le principe de certitude, et, comme il le dit lui-même, il a toujours eu confiance dans l'esprit hu-

main. Si l'on y regarde de près, on trouve que, non seulement sur les points essentiels il n'a jamais varié, mais que dès sa jeunesse il possédait la plupart de ses thèmes : à 67 ans, il put contresigner sans y apporter de changements, sans faire d'autres réserves que sur le romantisme abondant et touffu de l'ouvrage, le livre où il avait fait entrer à 25 ans ses opinions philosophiques; et quant à l'unité de son inspiration, rappelons seulement que, moins d'une année avant sa mort, il achevait l'œuvre immense qu'il avait conçu quarante ans plus tôt et auquel il avait travaillé de 1863 à 1890 assidûment. En politique aussi, il a été conséquent avec

ses principes. Joignez qu'il a donné sa vie presque entière aux études les plus désintéressées et les plus sévères. Et parce qu'en même temps que d'une intelligence incomparable il a été doué d'un merveilleux talent littéraire, c'est-à-dire du pouvoir d'exprimer sa pensée en termes poétiques, harmonieux, spirituels, imagés (1); parce qu'il a pu (bien rarement en somme, sauf dans ses dernières années) se laisser emporter par son dé-

(1) Ce n'est pas que nous distinguions la « forme » et le « fond » ; et il va de soi que l'un commande l'autre toujours. Néanmoins, il faut bien reconnaître qu'il y a, chez tout auteur, un effort de la pensée sur elle-même en vue de se rendre plus claire, plus brillante : c'est cela, le travail du style.

mon ironique et sacrifier çà et là. à la grâce d'un trait, la précision de quelques détails; parce qu'enfin. vieillard souriant et délicieux, il s'est amusé à plaisanter avec art dans quelques écrits mondains, dans des discours de circonstance où il se délassait (et qui dureront éternellement), on oublie toute sa vie de labeur, tout son œuvre qui est austère, et on le traite communément de « sceptique », de « dilettante ingénieux », d'historien « frivole »... que sais-je?

Oui, c'est vrai; le rude travailleur qui rédigeait lui-même, avec une conscience admirable, à 60 ans, et illustre, les fiches de l'index alphabétique des *Origines du Christianisme*;

qui, quatre ans plus tard, publiait le premier des cinq volumes d'une *Histoire des Peuples d'Israël* terminée tout juste à la veille de sa mort ; l'auteur d'*Averroès et l'Averroïsme*, de l'*Histoire générale des Langues sémitiques, de la Mission en Phénicie*, d'une partie du *Corpus inscriptionum semiticarum*, et d'une foule d'autres ouvrages qui ne sont rien moins que des badinages, a eu justement pour première postérité littéraire cette sorte d'esprits qu'il blâma le plus durant presque toute sa vie — ceux qui, comme il dit avec mépris dans l'*Avenir de la Science*, trouvent « le scepticisme lui-même beaucoup trop doctrinaire et, sans plus insister sur

ces pesantes catégories de vérité et d'erreur, bornent le sérieux de la vie aux jouissances » (1). Voilà qui montre bien que les idées et les opinions philosophiques d'un grand artiste comptent infiniment moins que son style, sa manière et son « ton ».

Encore une fois, il faut considérer un peu à part la vieillesse de Renan. La guerre de 1870 et ses suites, puis la consolidation de la République après le 16 mai et les élections de 1877, lui prouvèrent sans conteste qu'il s'était en partie trompé sur le

(1) P. 434. Exactement, il dit : « aux jouissances de l'intrigue et aux calculs de l'égoïsme ».

sens spirituel de l'Allemagne et sur la fragilité de la République, c'est-à-dire sur ce qui lui tenait le plus à cœur : et il dut être désillusionné. Puis il jouissait alors d'un immense succès, et non seulement d'un succès d'intellectuel, de savant admiré par ses pairs et que le public ignore, mais d'un succès littéraire, d'un succès mondain : les salons se disputaient M. Renan, qui, au reste, n'y allait guère; ses mots et ses anecdotes étaient célèbres; les journaux s'occupaient de sa personne. Joignez que, de 1878 jusqu'à sa mort, torturé par les rhumatismes, il connut les douleurs que Prospero inflige à Caliban. Alors pour s'en divertir, comme aussi

parce qu'il pensait peut-être qu'une longue vie, consacrée aux plus écrasants, aux plus sévères labeurs, lui donnait bien le droit de prendre quelques récréations, il s'est parfois abandonné à son âme d'artiste au détriment de son âme de penseur et de grand critique. Sa philosophie, comme son expérience intellectuelle, lui enseignait qu'il y a du vrai dans les solutions contraires : il mit alors de la complaisance à le montrer et prit du plaisir à soutenir, en ce qu'elles ont de juste, des réponses opposées aux mêmes questions. Certes, il continuait les graves travaux auxquels il avait dévoué sa vie, et cependant il se livrait, par jeu, à des coquetteries

(délicieuses); il lançait pour ses lecteurs mondains des écrits balancés avec art; même, dans ses tout dernières années (où ses compositions marquent de la fatigue), il semble avoir pris le parti de s'adonner aux meilleures plaisanteries; et lui qui, si souffrant, use ses forces à écrire l'*Histoire du peuple d'Israël*, il fait des « mots », il dit qu'on peut douter de tout, de la critique même, et que le sage doit se contenter des « petites friandises de la vie » (1). En sorte que c'est bien sa faute, si beaucoup de gens crurent à la fin qu'il ne prenait plus rien au sérieux, si Sar-

(1) Préface des *Feuilles détachées*, p. XX-XXI.

cey le traita de « fumiste » et Jules Lemaître de compère de revue, si enfin Barrès le blasonna dans sa fameuse brochure. On l'imagina comme un Anacréon moral qui fait du charme, sa couronne de roses sur l'oreille, et il n'y vit pas d'inconvénient.

Pourtant, ces courtes récréations n'auraient point fait oublier si aisément tout une longue existence de travail et de foi, s'il n'eût été un si merveilleux artiste. L'écrivain, en lui, avait trop de grâces et de séduction pour que le public distinguât aisément le penseur. Dans ses plus austères ouvrages, il fallait bien admirer la beauté de la voix et l'art du chan-

teur : cela empêchait un peu de porter toute l'attention désirable au sérieux des paroles. Aussi ne voit-on pas qu'il ait converti ses contemporains à sa philosophie ; en revanche, il a eu une influence incalculable sur le ton de la littérature et sur les modes intellectuelles. On l'aima, on l'entendit de la façon qu'il avait lui-même entendu et aimé Jésus : et il l'avait bien mérité. Il en fut de lui comme de ces saintes très jolies qui ont d'abord moins de disciples que d'amoureux.

Plus de cent ans après sa naissance et tantôt quarante après sa mort, il serait bon toutefois que la passion désarmât chez tous ses critiques.

C'est un trop injurieux procès de tendance que de lui reprocher toujours le renanisme de France, Lemaître ou Barrès — comme c'en serait un que de faire grief à Bergson, de l'agaçant « bergsonisme » littéraire et mondain. Il se peut que les jeux de Renan fâchent de graves personnes. Qu'elles apprennent au moins de lui la valeur de l'esprit critique et reconnaissent, quand il le faut, le sérieux et la qualité de sa pensée.

FIN

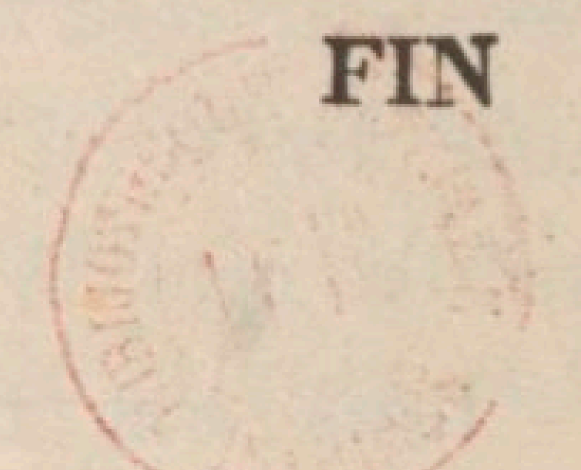
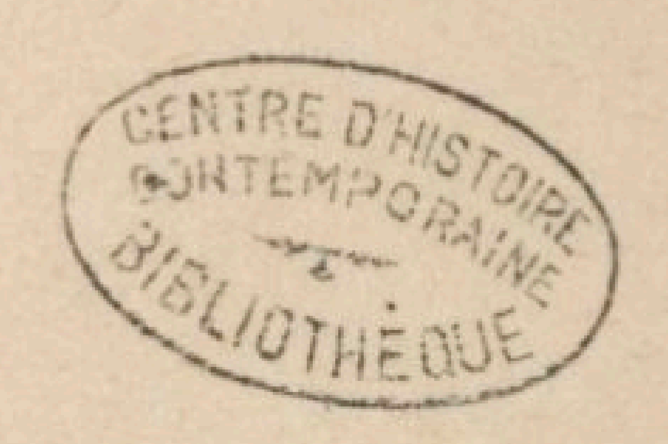




TABLE DES MATIÈRES


CENTRE D'HISTOIRE
CONTEMPORAINE
BIBLIOTHÈQUE

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE COMPTE
DES « ÉDITIONS DU SIÈCLE », ET PAR
LES SOINS DE L'IMPRIMERIE FRANÇAISE
DE L'ÉDITION, A PARIS, LE VINGT
DE NOVEMBRE MCMXXV

IDÉES ET SENTIMENTS DU SIÈCLE

COLLECTION D'ESSAIS

SOUS LA DIRECTION DE M. JEAN DE GOURMONT

On n'a pas assez remarqué combien un siècle curieux d'idées, comme le nôtre, se contentait le plus souvent d'essais hâtivement composés au gré d'une occasion et qui ne sont même parfois que de simples recueils d'articles. A ne rien approfondir, l'esprit, s'il est poussé vers la discussion des idées et des œuvres, risque de se disperser. La curiosité intellectuelle finit par s'émousser à ce jeu décevant où il est rare qu'elle trouve son compte.

Aussi bien aurons-nous souci de ne publier dans cette collection que des ouvrages essentiels et sur les sujets les plus importants qui s'imposent à l'esprit d'un honnête homme d'aujourd'hui. Notre curiosité ne connaîtra pas de limites, et c'est en quoi résidera surtout notre électisme.

Quant aux jugements que nous ferons connaître, ils accuseront un parti-pris intellectualiste que nous tenons à honneur d'affirmer dans un temps où l'anarchie est considérée comme une vertu esthétique et morale. La critique est, pour nous, créatrice de valeurs. C'est en nous fondant sur ce principe que nous essaierons de mettre à leur place les valeurs littéraires actuelles en les confrontant avec celles de la philosophie et de la science.

Cette collection doit constituer une véritable encyclopédie de l'esprit et de la sensibilité de notre temps.

Déjà parus :

DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Remy de Gourmont, vu par son médecin* .... 7 »

JACQUES REBOUL : *Sous le chêne celtique* 7 50

REMY DE GOURMONT : *Dissociations* 7 50

— *Nouvelles Dissociations* 7 50

CONSTANT BOURQUIN : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius* 8 50

JACQUES BOULENGER : *Renan et ses critiques* 8 50





